LE PREMIER MAGAZINE CULTUREL SUR LA BD ET LES ARTS VISUELS - GRATUIT

BD ★ CINÉ ★ JEUX VIDÉO ★ EXPOS ★ POP CULTURE

ZOO

www.zoolemag.com

L'ART DU CRIME
LA PREUVE PAR 9

LUCKY LUKE
PAR BONHOMME

CAPTAIN AMERICA
PATRIOTE ET REBELLE

EXO :
TERRIENS CHERCHENT PLANÈTE

PRINTEMPS 2016 - GRATUIT

Catherine Meurisse

La Légèreté

Dessinatrice à *Charlie Hebdo*, Catherine Meurisse a vécu le 7 janvier 2015 comme une tragédie personnelle, dans laquelle elle a perdu des amis, des mentors, le goût de dessiner, la légèreté. En quête de renaissance, elle consigne dans cet ouvrage les moments d'émotion vécus après l'attentat.

Aimer, rire, dessiner.
Renaître après **CHARLIE**.

À paraître le 29 avril 2016

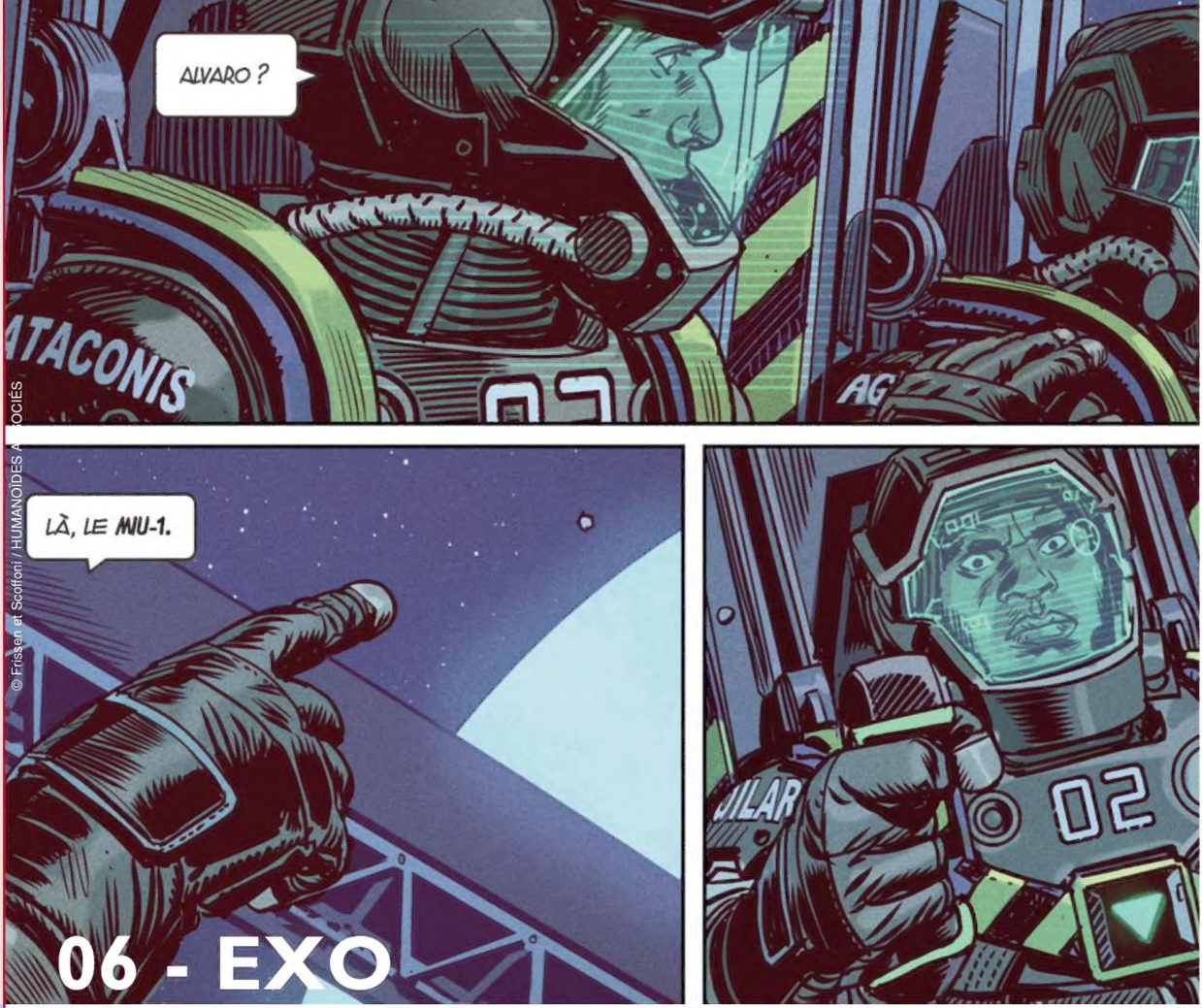
DARGAUD
LAISSEZ-VOUS SURPRENDRE!

© MEURISSE / DARGAUD 2016

Édito

On espère que, bien informés des 48H BD, vous vous êtes précipités chez les libraires participants pour découvrir des albums au prix symbolique d'un euro ! Encore plus fort, le samedi 7 mai aura lieu le Free Comic Book Day : six éditeurs proposeront à cette occasion sept fascicules gratuits.
Le comic-book, de super-héros ou non, est un genre qui prend de l'importance sur les présentoirs des librairies, aidé par le formidable succès en salles de films consacrés au genre. Depuis le début de l'année, *Deadpool* et *Batman v Superman* ont atteint des chiffres inattendus au box-office, dans des styles opposés (décon-nant ou sérieux).
Comme à l'habitude, *Zoo* explore tous les genres. Vous trouverez donc les présentations des nouvelles parutions de séries dynamiques, même après l'âge de la retraite (*Buck Danny* et *Lucky Luke*), mais aussi des articles consacrés à l'émotion récente (Luz et Meurisse après la tuerie de *Charlie Hebdo*), le reportage engagé (la Moselle et la Birmanie), les séquelles du franquisme, les contes et légendes ou le policier chez Glénat ou Casterman.
Sans oublier nos articles sur la BD asiatique, le cinéma et les jeux vidéo. D'autres divertissements propices au cocooning qui favorisent la mise en parenthèse temporaire du climat anxiogène que nous vivons.

JEAN-PHILIPPE RENOUX



© Frisken et Scoffoni / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

Zoo est édité par
Arcadia Media
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & rédacteur en chef :
Olivier Thierry

Rédacteur en chef adjoint :
Olivier Pisella, redaction@zoolemag.com

Conseillers artistiques :
Kamil Plejwaltzsky, Howard LeDuc

Rédaction de ce numéro :
Olivier Pisella, Julien Foussereau, Jérôme Briot, Kamil Plejwaltzsky, Thierry Lemaire, Jean-Philippe Renoux, Michel Dartay, Yaneck Chareyre, Cecil McKinley, Hélène Beney, Jean-Laurent Truc, Boris Jeanne, Gersende Bollut, Frank Tomair, Olivier Thierry, Thomas Hajdukowicz, Boris Henry, Serge Rancir, Louisa Amara, Hugo Huaulmé

Publicité :
- pub@zoolemag.com, 06.08.56.04.71
- Marion Girard, marion@zoolemag.com
- Geneviève Mechali, genevieve@zoolemag.com

Couverture :
© Philippe Scoffoni / Humanoïdes Associés

Abonnements et administratif :
roselyne@zoolemag.com

Collaborateurs : Yannick Bonnant et Audrey Retou

Dépôt légal à parution.
Imprimé en Espagne par TIBER S.P.A.
Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

www.zoolemag.com

Zoommaire

Printemps 2016

ACTU BD

08 - **MORGANE :** Morgane est morte, vive Morgane
10 - **TROPIKAL MAMBO :** Carlos Mambo !
12 - **LUCKY LUKE :** décalage et sevrage tabagique
13 - **DICKIE DANS L'ESPACE :** rencontre du pauvre type
14 - **L'HERBE FOLLE :** une herbe folle... à lier ?
15 - **L'AILE BRISÉE / LA LÉGÈRETÉ**
16 - **FOX-BOY :** un renard pris dans la toile
17 - **BOTS :** la planète des robots
18 - **BIRMANIE,** mode d'emploi
19 - **GRAND EST :** à l'Est, peu d'espoir
20 - **Ô VOUS, FRÈRES HUMAINS :** quête d'humanité
22 - **BUCK DANNY CLASSIC :** les « Japs » attaquent
23 - **L'INDUSTRIE DE LA DÉDICACE**
24 - **L'ART DU CRIME :** la preuve par neuf
25 - **L'ORIGINAL :** la manipulation était presque parfaite

RUBRIQUES

04 - **AGENDA NEWS :** Zep au Musée, De Crécy à Quimper...
26 - **JEUNESSE :** Qu'ils y restent, Les Légendaires Parodia
29 - **ART & BD :** L'Art du canard, Marvel STATION
30 - **COMICS :** Orphelins, Wonder Woman Anthologie...
35 - **MANGAS & ASIE :** Nisekoi, Anus Beauté...
39 - **SEXE & BD :** Mara, T.4

CINÉ & DVD

40 - **DAREDEVIL :** le diable se mord la queue
41 - **HANA & ALICE MÈNENT L'ENQUÊTE**

JEUX VIDÉO

42 - **XBOX :** la fin d'une époque ?

Prochain numéro de Zoo : 23 mai 2016

© Bonhomme / DARGAUD

LUCKY LUKE : PAGE 12

Le logo « coup de cœur Zoo » distingue les albums, films ou jeux vidéo que certains de nos rédacteurs ont beaucoup appréciés.

Retrouvez quelques planches de certains albums cités par Zoo à l'adresse www.zoolemag.com/preview/
Le logo ci-contre indique ceux dont les planches figurent sur le site.

Zoo est partenaire de :

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image

Forum des images

france culture

L'actu de la BD sur France Culture

© Radio France / Christophe Abramowitz

Tous les vendredis au petit matin dans « Un autre jour est possible » (6h-6h30), Tewfik Hakem dévoile l'actualité de la bande dessinée en compagnie des auteurs de France et d'ailleurs.

Réécoutez et podcastez les derniers entretiens sur franceculture.fr : David B pour *Hâsib et la reine des serpents*, première partie, d'après les *Mille et Une Nuits* (Gallimard Jeunesse) ; *Mon Frère et le Roi du Monde* (l'Association), Zéphir pour *L'Esprit rouge* (Futuropolis) ; Lewis Trondheim pour le scénario de la bande dessinée *Mickey's Craziest Adventures*, (Éditions Disney / Glénat), ou encore Riad Sattouf pour son livre *Les Cahiers d'Esther : histoire de mes 10 ans* (Éditions Allary).

Et retrouvez ce mois-ci à l'antenne : Andrea Ferraris pour *Churubusco* (Éditions Rackham) et Kris et Bertrand Galic pour *Un maillot pour l'Algérie* (Collection Aire Libre, Dupuis).

Pour en savoir plus, suivez France Culture sur Twitter @franceculture et Facebook

Papiers Nickelés, n°47

La revue de notre collègue et ami Yves Frémion continue son bonhomme de chemin, loin de la « hype » qui entoure l'actualité des sorties récentes en librairie. Au sommaire de ce numéro, on remarque notamment des articles sur les partitions musicales anthropomorphes, Guy Billout, les images du crime, les débuts d'illustrateur de Botticelli, un hommage à Loup, les sérieuses vignettes de chewing-gum, les Darly et leurs macaronis, et le grand dessinateur tchèque Karel Vaclav Klic (quatre pages, un hommage aussi mémorable qu'instructif). Des sujets à contre-courant des modes, une revue indispensable pour les amateurs de découvertes du passé !

CIP, 32 p. couleurs, 7 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Des planches comme trophées

De la bande dessinée au discret Musée de la chasse et de la nature, quelle drôle d'idée ? Pas tant que ça finalement. Pour cette exposition sur l'imaginaire des safaris, sur les fantasmes que cette chasse (aux photos ou aux trophées) procure chez les artistes contemporains, le 9e art a des choses à montrer. De Bilal à Töpffer, de Chris Ware à Benjamin Rabier, de Jiro Taniguchi à Paul Gillon, ce sont 50 auteurs de bande dessinée dont les travaux (livres du début du XXe siècle, planches originales des années 60 jusqu'à nos jours) sont exposés dans le magnifique hôtel particulier qui accueille le musée.

« Safaris / Safarix », au Musée de la chasse et de la nature, 63 rue des archives (Paris IIIe), jusqu'au 4 sept.

THIERRY LEMAIRE

LE MUSÉE EST « OPEN » POUR ZEP

« Open museum », l'initiative du Palais des Beaux-Arts de Lille, mérite d'être soulignée et applaudie. Après le groupe Air et le collectif interDuck, l'institution donne cette fois carte blanche à Zep pour dialoguer avec sa collection permanente. Des dessins du créateur de Titeuf sont donc projetés un peu partout sur les murs des salles. Avec beaucoup d'humour et d'intelligence, Zep met en perspective, parodie, détaille et questionne les œuvres, tout en distillant des connaissances sur l'Histoire de l'art. Un excellent moyen pour décontracter et attirer un public qui hésite à se lancer dans la visite d'un musée.

THIERRY LEMAIRE

© Zep

« OPEN MUSEUM »
Palais des Beaux-Arts de Lille, jusqu'au 31 octobre

DE CRÉCY À QUIMPER

© De Crécy

Nicolas de Crécy fait partie de ces dessinateurs de bande dessinée capables d'être exposés dans un musée d'art contemporain, ici celui de Quimper. La qualité graphique de ses planches et la poésie qui se dégage de ses récits en font un auteur à part. La première partie de l'exposition concerne d'une part ses premiers albums, et d'autre part la palette de son inventivité de dessinateur. La seconde est une fantaisie autour de la vie du pianiste Paul Wittgenstein, amputé du bras droit pendant la Grande Guerre et qui pourtant a continué à jouer. Petits et grands formats, sons et masques, l'immersion est totale dans l'univers de Nicolas de Crécy.

THL

« NICOLAS DE CRÉCY »
Le Quartier, 10 esplanade François Mitterrand, 29000 Quimper, jusqu'au 18 septembre

L'IRLANDE AU CARRÉ

Pas moins de deux expositions concomitantes rendent hommage à la fois à la culture irlandaise et au travail de Tomm Moore. Animateur ou réalisateur, il est partie prenante des longs métrages d'animation *Brendan et le secret de Kells* (2009), *Le Chant de la mer* (2014) et *Prophète* (2015). Avec un graphisme d'une rare élégance, il cultive la mémoire de l'Histoire et du folklore irlandais. Deux lieux splendides, en parfait accord avec le thème, accueillent d'une part une rétrospective de l'œuvre animée de Tomm Moore, et d'autre part une exposition sur l'enfant, le monastère et le livre au Moyen Âge, avec Brendan comme fil rouge. Deux raisons de plus pour visiter la Bretagne.

THL

© Moore / GLENAT

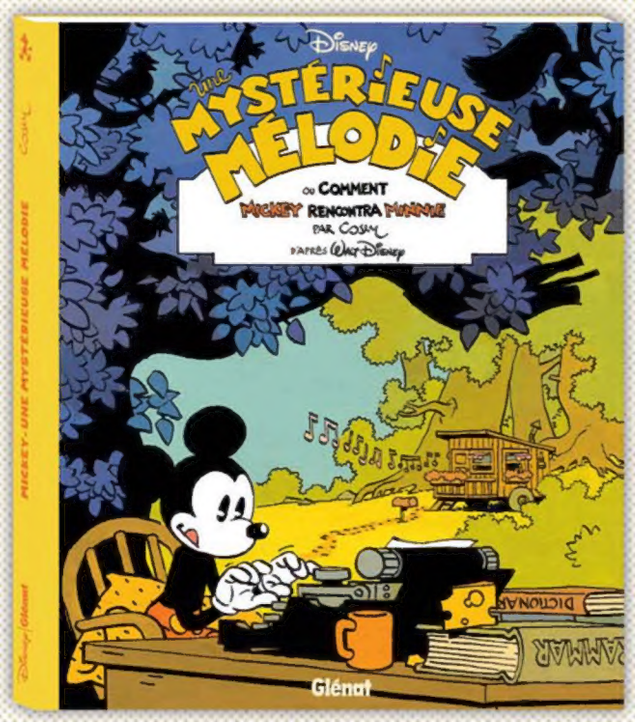
« SUR LES PAS DE BRENDAN »
Abbaye de Landévennec, 29560 Landévennec, jusqu'au 2 novembre

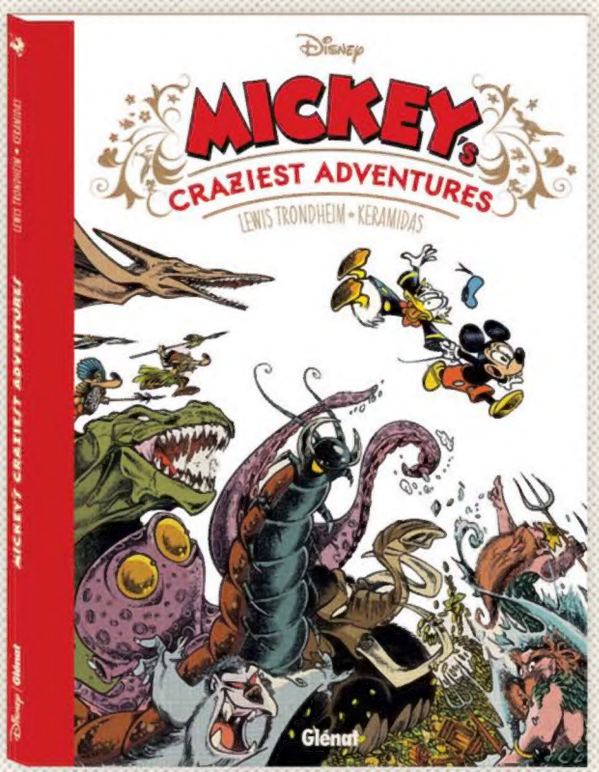
« LA MAGIE DES IMAGES »
Château de la Hunaudaye, 22270 Plédéliac, jusqu'au 31 octobre

Disney

NOUVELLE COLLECTION

- CRÉATIONS ORIGINALES -





COSEY

LEWIS TRONDHEIM & KERAMIDAS

- DÉJÀ DISPONIBLES -

« Jubilatoire » *LES INROCKUPTIBLES* | « De vraies pépites » *OUEST FRANCE* | « Miraculeux » *LE POINT POP*

« La nostalgie fonctionne à bloc » *RTL* | « Du grand art ! » *dBD*

Glénat

© 2016 Disney

La Ville copiée, de Matthias Gnehm

Et pourquoi pas un polar dans le milieu feutré de l'architecture ? Certains égos démesurés, des budgets démentiels, des luttes de pouvoir, des hommes parfois sans foi ni loi, toutes les caractéristiques d'un bon roman policier sont là. L'architecte Leo Lander aurait donc dû se méfier quand il a rejoint son mentor en Chine. Un projet pharaonique de construction à l'identique de Zürich, non loin de Kunming, capitale du Yunnan jumelée à la cité suisse, c'est louche. Le besoin d'argent n'empêche pas la méfiance et la vigilance. Deux traits de caractère que Lander regrettera amèrement de ne pas avoir eu.

Urban China, 64 p. couleurs, 15 €

THIERRY LEMAIRE

Manipulator - La Première BD qui décrypte toutes formes de manipulation, de Makyo

L'auteur de BD Makyo délaisse un temps les grandes séries pour nous offrir cet ovni littéraire indispensable : une bande dessinée sur les manipulateurs !

Décryptant toutes les formes de manipulation (commerciales, amicales, amoureuses, politiques…), et en en démontant ses ressorts et les méthodes utilisées pour nous retourner le cerveau. Makyo met en scène une société de rats pour mieux nous mettre en garde. Un guide pour détecter et nous éloigner des dangers de toutes les dérives, sectaires, perverses et surtout manipulatrices !

Les Arènes BD, 116 p. n&b, 20 €

HÉLÈNE BENEY

Maria a 20 ans, de Maria et Miguel Gallardo

En 2007, Miguel réalisait une bande dessinée sur sa fille, et leurs rapports pendant leurs vacances d'été. Maria avait une dizaine d'années et Miguel voulait donner une autre vision de l'autisme. Traduit en neuf langues et adapté au cinéma en docu-fiction, ce premier livre a connu un succès considérable. Maintenant, *Maria a 20 ans* et nous la retrouvons, devenue une grande ado, avec ses envies et ses obsessions. Une suite dans laquelle Miguel revient sur ses angoisses pour l'avenir de sa fille, comme des adultes handicapés en général : qui s'occupera d'elle quand ils ne seront plus là ? Tendre, drôle et percutant.

Rackham, 64 p. bichromie, 15 €

HB

© Frissen et Scoffoni / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

TERRIENS, GO HOME!

EXO. **Les premières lettres d'exoplanète, mot dont on désigne les planètes hors du système solaire. Les premières lettres également de l'exode qui pourrait tenter l'humanité si une exoplanète habitable et la technologie le permettaient. Oui, mais y serions-nous les bienvenus ?**

DR

Après un cycle de 20 ans où la bande dessinée s'était désintéressée de la science-fiction au profit de l'*heroic fantasy*, la tendance éditoriale actuelle est exactement à l'inverse. Ce regain d'intérêt pour la SF sera peut-être l'occasion pour Les Humanoïdes Associés, prestigieuse maison d'édition qui avait perdu un peu de son éclat au début des années 2000, de briller à nouveau dans son registre de prédilection. Pour cela, elle compte sur quelques scénaristes maison, notamment Jerry Frissen (également aux commandes sur la série *Méta-Baron*) ; et sur une nouvelle génération de dessinateurs pour succéder à Mœbius, Druillet et Gimenez… Nous avons rencontré l'un d'entre eux, le dessinateur Philippe Scoffoni, aux manettes d'*EXO*, un triptyque situé dans un futur proche.

La NASA vient de découvrir un système solaire situé à 40 ans de voyage de la Terre. L'une des planètes semble tellement propice au développement de la vie, qu'on la baptise Darwin II. Coup de chance, une sonde spatiale lancée à la fin du XX[e] siècle peut se rendre à proximité dans les 18 mois ! Cette annonce est à peine rendue publique qu'un mystérieux obus tiré depuis la Lune transperce un satellite et s'abat sur Terre…

INTERVIEW

Comment êtes-vous arrivé à ce métier d'auteur de bande dessinée ?

Philippe Scoffoni : Après des études d'arts appliqués à Toulouse et à Strasbourg, j'ai commencé à travailler comme *roughman story-boarder* pour la publicité dès le début des années 1990. J'ai toujours eu en tête de faire de la BD, mais ce n'est que dans les années 2000 que j'ai réussi à concrétiser quelque chose. J'étais à la recherche d'un scénariste et par Internet j'ai fait la rencontre de Benoît Rivière, qui avait fait le pitch d'un de ses projets sur un forum. Nous avons monté un dossier ensemble, qui a intéressé quelques éditeurs, notamment Thierry Joor de Delcourt. Après quelques hésitations, il nous a demandé si nous n'avions pas autre chose dans notre besace. Benoît a proposé un autre synopsis sur lequel j'étais partant : ça a donné *Milo*, une série d'anticipation en trois tomes. Et par la suite, j'ai dessiné quelques-uns des chapitres du sitcom de Thomas Cadène, *Les Autres Gens*.

Il s'est passé pas mal de temps entre le dernier tome de *Milo* et le premier d'*EXO*…

Milo 3 est sorti fin 2011. J'avais déjà anticipé la suite pour pouvoir enchaîner avec un nouveau projet. Le contact avec Jerry Frissen était pris et nous discutions déjà de nos envies. Le projet *EXO* a pris forme pendant une année, au cours de laquelle j'ai commencé les premières recherches.

EXO concentre donc quatre à cinq années de travail ?

Nous avons signé fin 2012. À partir de là je me suis vraiment mis au dessin des premières planches. Et l'éditeur souhaitait un rythme de publication rapproché pour les deux premiers tomes. Je

© Frissen et Scoffoni / HUMANOÏDES ASSOCIÉS

suis donc actuellement en train de finir le tome 2, prévu pour septembre 2016. Ce qui permettra au tome 3 de paraître en 2017.

Comment bossez-vous ensemble avec le scénariste ? Qu'est-ce qu'il vous fournit ?

Après cette année de mise au point du script, Jerry a découpé et dialogué l'ensemble des trois tomes d'*EXO*. Lorsque je travaillais sur *Milo*, je voulais avancer séquence par séquence et découvrir l'intrigue presque comme le lecteur le fait. Pour *EXO* au contraire, je dispose de l'intégralité du scénario depuis le début et la balle est entièrement dans mon camp. Cela dit, je sais qu'en me mettant bientôt au tome 3, il y a beaucoup de scènes que je vais redécouvrir. Le scénariste aussi, d'ailleurs.

Dans *EXO*, les extraterrestres qui interviennent sur Terre ont un mode opératoire, disons, pas très convaincant…

C'est une qualité de Jerry Frissen : il parvient à utiliser des codes de la science-fiction tout en les arrangeant à sa manière. Même si *EXO* n'est pas une comédie comme il a pu le faire avec *Lucha Libre*, il y a tout de même une ironie qui perce à travers les dialogues et dans le point de vue qu'il prend. En effet, les extraterrestres commettent un certain nombre d'erreurs. C'est un effet tout à fait volontaire de la part du scénariste.

Avec des extraterrestres qui parasitent des humains, ce que vous devez dessiner, ce sont finalement des humains… N'est-ce pas un peu frustrant ?

Dans la SF, je suis souvent déçu par le moment où on rencontre physiquement les Aliens. Donc j'aime bien l'idée de les montrer sans les montrer, qu'on subisse leur présence sans les voir sous leur vraie forme. Ainsi, ils nous restent étrangers et inconnus. Cela crée cette tension que je recherche dans les histoires de rencontres extraterrestres. C'est donc tout à fait intentionnel, et loin d'être une frustration, c'était une de mes attentes !

Vos personnages sont très réalistes. Comment les caractérisez-vous ?

Il peut m'arriver de partir d'acteurs. C'est assez pratique, les acteurs. Même peu connus, on trouve beaucoup de photos, dans différents angles. Ça aide à établir un portrait. Mais parfois aussi, ce sont des portraits totalement inventés. J'ai passé beaucoup de temps sur la caractérisation des personnages. Je voulais à tout prix éviter les similitudes entre personnages qui sont gênantes pour la lisibilité et la compréhension. J'ai fait une fiche-portrait pour chacun, avec deux ou trois vues à chaque fois, en essayant de les différencier autant que je pouvais. L'ironie, c'est que même avec ce travail en amont sur la caractérisation, je me suis fait piéger, parce qu'il y a beaucoup de scènes où les personnages sont en scaphandre. On perd donc beaucoup d'indications visuelles de leurs visages. Les cheveux et calvities que j'avais prévues, on ne les voit plus une fois que les personnages sont dans leur scaphandre !

J'ai bien pensé à donner une couleur caractéristique à chacun, mais sur un commando spatial, avec des objectifs de camouflage, ça paraît peu réaliste. Alors j'ai numéroté les combinaisons, j'ai écrit les noms sur les épaules pour que ce soit visible quand ils sont de profil… Voilà, il a fallu improviser des petites solutions comme ça. Au final, Jerry m'a dit « *un militaire est un militaire* », et je crois qu'il a raison. Le commando est plus à envisager comme un tout que comme des individualités.

Quelles sont vos sources d'inspiration pour inventer le monde à venir ?

Je pars souvent de choses déjà existantes, que je transforme et que j'extrapole. Pour les scaphandres par exemple, je croise des designs militaires avec des designs de spationautes, je regarde ce qui a déjà été fait au cinéma, en BD, dans les jeux vidéo. Et je fais mon chemin à partir de ça, en mixant mon propre imaginaire avec toutes ces sources.

À un moment, il est question d'un Rover lunaire, un véhicule utilisé par la mission Apollo XVII. Fiction ou réalité ?

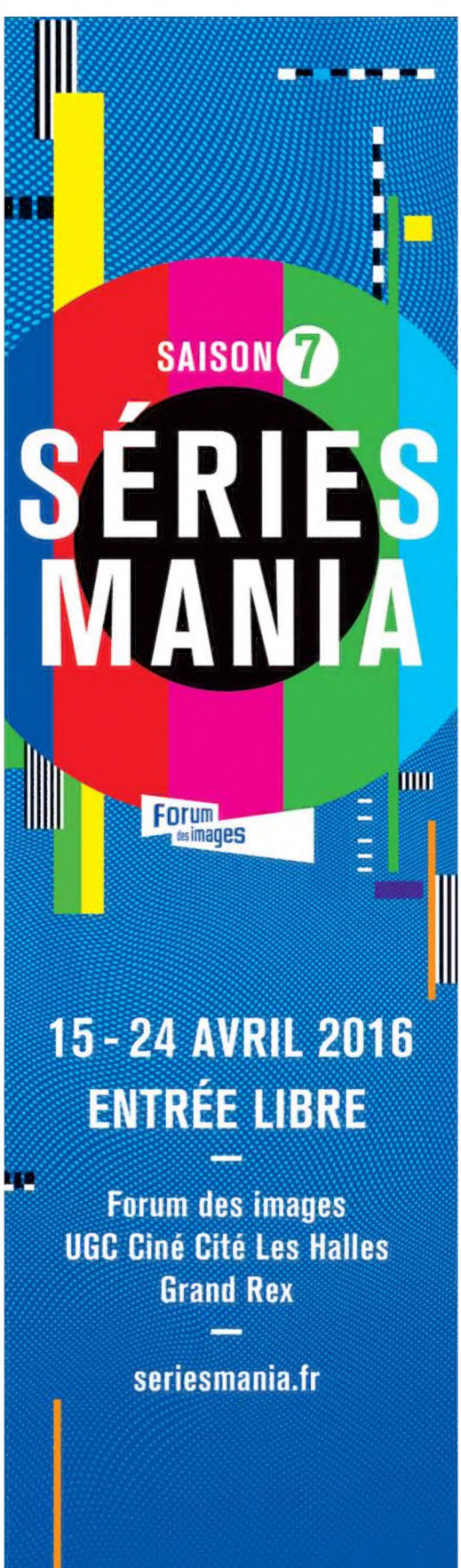
Réalité ! C'est un engin qui a vraiment été laissé sur place par la dernière mission lunaire. La documentation disponible est abondante pour décrire à quel endroit il est, et pour le visualiser dans tous ses détails. C'est un plaisir rare dans une BD de science-fiction d'avoir à se documenter comme pour une BD historique ! Mais c'est ce que j'ai fait, et la scène en question se passe sur les lieux exacts.

Et pour la trace au sol du « crabe mécanique », vous êtes parti aussi de sources réelles ?

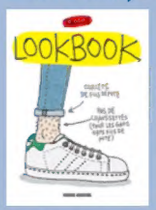
Mais oui : quand on tape « *traces de crabe* » dans un moteur de recherche, on trouve ! Sur le scénario, Jerry proposait un dinosaure mécanique. J'ai pris la liberté de remplacer par un crabe, je trouvais ça plus original.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JÉRÔME BRIOT

⇨ **EXO, T. 1, DARWIN II,**
de Jerry Frissen et Philippe Scoffoni,
Les Humanoïdes Associés,
48 p. couleurs, 13,95 €



Lookbook, de Salch

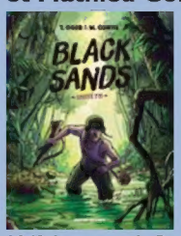


D'un principe simplissime et enfantin – le dessin d'un personnage légendé de petites flèches – Salch a fait une marque de fabrique. Ses « looks » (au panthéon desquels figurent le « look Quechua » et « Jacquie & Michel ») sont des concentrés de méchanceté, du déchaînement de haine plus ou moins arbitraire, dessin crade et détails scabreux en prime. Sans ménagement, Salch refait le portrait de ses contemporains ; chacun en prend pour son grade, y compris lui-même si on lit entre les lignes. Volontiers outrancières et gratuites, les légendes, en forme d'insultes la plupart du temps, recèlent cependant nombre de vérités et de commentaires avisés sur la société actuelle. Féroce, cynique et salement drôle.

Fluide Glacial, 96 p. couleurs, 9,90 €

OLIVIER PISELLA

Black Sands, Unité 731, de Tiburce Oger et Mathieu Contis



Tiburce Oger est un auteur complet, capable aussi bien d'écrire que de dessiner. Il livre ici un scénario à Mathieu Contis qui s'acquitte plutôt bien de ce premier album. 1943, la guerre du Pacifique. Un groupe de soldats américains débarque sur une île, mais ils y rencontrent des zombies affamés, fruit d'expériences de scientifiques japonais qui cherchent à produire de nouvelles armes humaines. L'album baigne dans des ambiances de nuit bleutée, ou de forêts d'émeraude. Il y a quelques scènes sanguinolentes, mais elles n'envahissent pas la totalité des pages, l'accent est surtout mis sur la progression de l'intrigue.

Rue de Sèvres, 108 p. couleurs, 18 €

MICHEL DARTAY

Chateaubriand, Au nom de la prose, de Nena et Witko

Quel grand homme que François-René de Chateaubriand, auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*, diplomate de premier ordre autant qu'écrivain de génie...

Saviez-vous qu'il buvait du Nescouic ? Qu'il vivait avec sa maman dont il avait un peu de mal à se passer ? Ou qu'il collectionnait les cailloux ?

Enfin, ça, c'est si on en croit Nena et Witko, mais bon, ils ne doivent pas se tromper, hein ? C'est si drôle, ce n'est pas possible que tout soit faux...

Pas besoin de culture littéraire pour prendre plaisir à lire les aventures de ce monsieur aux hautes prétentions mais à la vie si ridicule. Les auteurs ont rendu Chateaubriand accessible et drôle. Que demander de plus ?

Vide Cocagne, 136 p. couleurs, 19 €

YANECK CHAREYRE

Morgane est morte vive Morgane

Morgane, Merlin, Arthur et les autres... Kansara et Fert livrent l'histoire d'un personnage manipulateur et manipulé.

© Editions Delcourt, 2016 – Kansara, Fert

La légende arthurienne, considérée comme source intarissable de récits, fait la part belle aux personnages masculins, délaissant aux femmes le rôle (ou la fonction narrative) de séduire ou être séduite. Citons à titre d'exemple *Yvain, le chevalier au lion*, *Lancelot, le chevalier à la charrette*, *Perceval ou le Conte du Graal*, trois œuvres écrites par un illustre auteur du XII[e] siècle : Chrétien de Troyes. Trois œuvres dont le but fut d'édifier les valeurs chevaleresques, à savoir loyauté à son roi, générosité envers son peuple et fidélité à sa dame. Stéphane Fert et Simon Kansara, en un sens, prennent le contre-pied de cette vision moyenâgeuse et masculinisante pour placer au premier plan l'un des personnages féminins qui, à l'instar de Viviane, aura tenu une place de choix dans la légende. Bien sûr, selon les versions, la personnalité et les origines de Morgane diffèrent. Chrétien de Troyes en fit la demi-sœur d'Arthur. Nos deux auteurs ont choisi de faire de même.

FANTASTIQUE...

Le livre respecte un usage traditionnel qui est celui de l'épisode. Neuf chapitres se succèdent, avec pour point de départ la mort de Morgane, puis sa résurrection. Le lecteur découvrira une héroïne au destin fabuleux et tragique dont la vie n'aura de cesse de lui faire connaître les pires désillusions. L'instigateur de ces malheurs n'est autre que Merlin. N'espérez pas retrouver un sympathique barbu, mais bien plus un sombre magicien calculateur et fourbe. Ce dernier, en aidant Uther Pendragon, provoque la fin du roi Gorlais, père de Morgane, et fait de la jeune enfant sa pupille. Sont passés en revue les jeunes années, l'apprentissage de la magie, l'éveil sexuel, la lutte acharnée contre Arthur, le tout agrémenté d'inceste, d'adultère et de mise à mort.

© Éditions Delcourt, 2016 – Kansara, Fert

... ET FANTAISISTE

Le récit est construit sur deux registres : tantôt comique, tantôt tragique. Ici, l'idéal chevaleresque et l'esprit courtois sont moqués. Arthur est lâche, couard et surtout faillible. Lancelot se complait dans le grotesque. Et que dire des autres chevaliers de la Table Ronde, brutes épaisses n'ayant d'autre but que leur jouissance personnelle ? Cette farandole de personnages masculins, aux antipodes de l'image classique, tend à renforcer l'aura de Morgane. Les anciens textes allouaient à cette dernière une personnalité néfaste. Vengeresse, cruelle, machiavélique. Cette posture ténébreuse amplifiée par la représentation graphique de Stéphane Fert tranche avec l'aspect caricatural, voire cartoonesque du Caamelot proposé dans ce livre.

Aucune incohérence pourtant, puisque l'ensemble est traversé par une recherche esthétique indéniable. Le jeu sur les anatomies, le choix des couleurs, la délicatesse des décors font de ce récit un ouvrage très agréable à lire.

HUGO HUAULMÉ

MORGANE

de Kansara et Fert, Delcourt, coll. Mirages, 144 p. couleurs, 17,95 €

VILLE DE PUTEAUX

FESTIVAL BD DE PUTEAUX

13E ÉDITION

© Yoann/Dupuis/2016

27,28,29 MAI 2016

10-18H

LE 27 MAI : 17-20H

WWW.FESTIVALBD.PUTEAUX.FR

122, RUE DE LA RÉPUBLIQUE - 92800 PUTEAUX - 01 40 90 21 50

Médiathèque(s)

BD' ESSONNE

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT

SHIBUYA International

Lanfeust Mag

Le Journal Spirou

CARLOS MAMBO !

© Carlos Nine / LES RÊVEURS

Après plusieurs années d'absence, l'immense Carlos Nine revient à la bande dessinée de manière fracassante avec ce *Tropikal Mambo* totalement déjanté et beau à en pleurer.

Il y a des gens qui ne se calmeront jamais. C'est souvent le cas avec les grands – et vrais – artistes. Du haut de son statut de septuagénaire respectable, Carlos Nine rompt un silence faussement sage pour nous balancer une nouvelle bombe de critique acerbe du système, d'érotisme torride, de crimes crapuleux et passionnels, de bizarrerie et de stupre, dans un esprit d'humour et de méchanceté savamment dosés... Poète punk et misanthrope, magicien visuel hors normes, créateur furieux et fantasmatique, Carlos Nine vient donc à nouveau de commettre l'irréparable : ce nouvel album est un pur joyau, vénéneux et hallucinatoire, qui nous retourne la tête et les sens.

SALE CARACTÈRE

Si vous pensiez – tranquillement installés dans votre canapé, excités à l'avance par le rythme du mambo et alléchés par les belles fresques entraperçues dans cet album – vous délecter d'un chouette voyage en Amérique centrale, attention, amis lecteurs : cette bande dessinée pourrait bien vous péter à la tronche et gravement compromettre vos velléités d'évasion exotique. Ici, le héros est un dénommé Mambo, avorton dont on ne voit jamais le visage, détective privé minable sévissant au Panama (« *pays inventé dans le seul but de construire un canal merdique* », selon lui). Il n'aime pas ses aventures, il n'aime pas cet album où il tient le premier rôle, et il n'aime pas du tout son auteur Carlos Nine (« *ce con de Carlos, inutile comme d'habitude* », selon lui). Et... il n'aime pas non plus ses lecteurs, qu'il insulte parfois, sachez-le. Bref... chouette ambiance !

Durant les cinq chapitres de cet album, nous suivons Mambo dans ses enquêtes sordides où il rencontre quelques créatures très érotiques l'entraînant dans des étreintes répétées, ayant affaire à de sombres histoires d'adultère, de meurtre ou d'abus de confiance. Petit à petit, le ton monte, et les critiques du personnage envers son créateur se font plus insistantes, notamment sur le scénario ou les techniques de dessin utilisées. Ce qui aurait dû être une suite d'enquêtes policières exotiques se transforme au fur et à mesure du récit en un réquisitoire contre *Tropikal Mambo* et son créateur, le protagoniste étant décidé à reprendre les rênes de son destin et à mettre hors d'état de nuire – de créer – cet « *imbécile* » de Carlos Nine. Un personnage de fiction peut-il vraiment se retourner contre son auteur ? Vous le saurez en lisant ce bijou !

© Carlos Nine / LES RÊVEURS

L'HOMME AUX MILLE TALENTS

Côté esthétique, cet album n'a rien à envier à la puissance iconoclaste de son propos, puisque Carlos Nine nous offre ici un superbe (et impressionnant) éventail de ses talents d'artiste, repoussant les cadres et les normes. Selon les chapitres, nous assisterons à d'incroyables visions réalisées au pastel, à l'aquarelle, au crayon, ou intégrant des formes en modelage, bas-relief peints et intégrés dans l'espace narratif... C'est proprement sublime. Matières, anamorphoses et couleurs constituent un univers visuel en constante évolution où l'on se perd avec jouissance. Il ressort de cet album une drôlerie, une férocité, une maestria graphique et une liberté créatrice qui ne peuvent que subjuguer les lecteurs fous, esthètes et exigeants, dans un délire qui ne transige avec rien. Un grand album (26,5 x 37 cm) pour un grand auteur et artiste, quelque part entre Edvard Munch, Robert Crumb, les cartoons et le LSD...

CECIL McKINLEY

TROPIKAL MAMBO
de Carlos Nine,
Les Rêveurs,
144 p. couleurs, 28 €

LA LIBERTÉ OU LA MORT
LE CHANT DES
STRYGES
TOME 17 | REALITES
CORBEYRAN | GUERINEAU | FOGOLIN
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
DELCOURT

LUCKY LUKE : DÉCALAGE ET SEVRAGE TABAGIQUE

Il en rêvait et il l'a fait. Matthieu Bonhomme signe un Lucky Luke. À y être, il a revisité le mythe du pauvre cow-boy solitaire de Morris. Bonhomme a écrit et dessiné un vrai western, avec passion, talent et humour décalé. Dans *L'Homme qui tua Lucky Luke*, il a su donner du relief à ce héros qui en avait besoin pour lui apporter une maturité beaucoup plus proche de celle d'un western classique que de la parodie de genre.

© Bonhomme / DARGAUD

Il ne s'en cache pas, Matthieu Bonhomme : « *Je portais cette envie depuis des années. C'est vraiment Lucky Luke que je voulais faire, même si j'avais eu aussi l'idée d'un Spirou western. J'y reviendrai peut-être* ». Le cow-boy le plus célèbre de l'Ouest va avoir 70 ans, un anniversaire qui valait bien que trois albums à son nom sortent pour l'occasion. « *Tout a commencé il y a deux ans avec mon éditrice. Le projet était un one-shot pour commémorer les 70 ans de Lucky Luke. Mon Lucky Luke s'inscrit dans ce cadre avec celui de Bouzard et celui d'Achdé, la série-mère* ». Sauf que Matthieu Bonhomme allait faire évoluer le contexte : « *J'avais une idée globale de l'histoire assez précise à partir de mes notes tout en me gardant une part d'improvisation. Je me suis projeté mentalement dans l'univers de Luke. On a validé le scénario avec mon éditrice et je suis passé au story-board* ». Il n'avait qu'une contrainte : que Luke ne fume pas. Et il va en baver tout au long de l'album, Lucky Luke, de ne plus pouvoir se rouler une cigarette. Déstabilisé. Même le calumet de la paix lui sera interdit. Bonhomme se sert astucieusement de cette interdiction comme d'un fil rouge qui expliquera enfin le pourquoi du futur brin de paille entre ses lèvres.

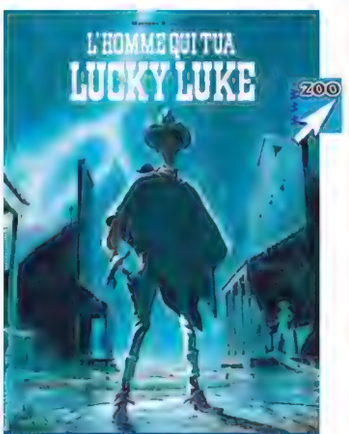
© Bonhomme / DARGAUD

UN WESTERN AUTHENTIQUE

Comme Bonhomme voulait signer un western, il a évidemment glissé des références, des ambiances, voire des personnages détournés de la légende de l'Ouest telle que le cinéma l'a bâtie avec *Rio Bravo*, *La Colline des Potences* ou la série *Dead Wood*, Sergio Leone. « *J'ai tout mélangé* », admet Bonhomme. Quand Luke arrive à Froggy Town, un nom qui a sa raison d'être, les frères Bone règnent sur la ville. Le plus demeuré mais gentil des trois est le shérif. Le vrai patron c'est Anton, l'aîné, mais tous sont sous la coupe de leur père, un vieillard pathétique et cruel. Bonhomme s'est inspiré des frères Earp à Tombstone. Idem pour son nouveau copain, Doc, un clone du célèbre Doc Holiday qui va aider Luke et lui faire promettre de ne pas devenir un paumé de l'Ouest comme lui. Bonhomme a su distiller quelques pointes d'humour, des clins d'œil comme le classique croque-mort, la belle Laura Legs, ex-chanteuse de saloon, et deux ou trois réactions épidermiques de Jolly Jumper qui joue au lama cracheur. Bonhomme reste dans la dramaturgie du western pur et dur où les méchants le sont vraiment mais peuvent se racheter.

Luke se retrouve toutefois pris au piège. On le charge d'une enquête sur un vol d'or et le meurtre d'un cocher de diligence par un Indien. Pourtant, les frères Bone font régner la loi sur le patelin. Cherchez l'erreur. En prime, on lui vole son Colt 45. Sacrilège. Bonhomme, en bon scénariste, a su ménager le suspense. On se fait avoir en une poignée de cases. Le titre de l'album n'est pas gratuit, référence au film culte *L'Homme qui tua Liberty Valance*. Mais là où Bonhomme marque aussi des points, c'est en dessinant un Lucky Luke terriblement humain, de chair et d'os, au visage parfois lassé, revenu de cette célébrité mise en scène dans l'album quand les enfants de Froggy Town l'entourent comme une star. « *Le western est intemporel, hors mode. J'ai voulu redonner de la substance à Lucky Luke* ». On pense au travail d'Émile Bravo pour son Spirou. On se rassure, Lucky Luke tire toujours aussi vite que son ombre, encore que sa main puisse trembler. Si on demande à Matthieu Bonhomme comment il a vécu ce compagnonnage avec Luke, il dit « *avoir eu beaucoup de mal à le quitter. Lucky Luke ne m'appartient pas mais j'ai d'autres idées sur son avenir. Tout va dépendre de la façon dont sera reçu l'album, mais j'avoue que j'en ferais bien un autre* ». De là à souhaiter que le cow-boy solitaire poursuive sa route avec Bonhomme dans une série clone, il n'y a qu'un pas.

JEAN-LAURENT TRUC



L'HOMME QUI TUA LUCKY LUKE

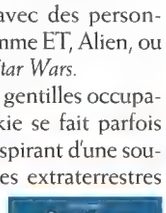
de Matthieu Bonhomme, Dargaud, 64 p. coul., 22,50 €

© Pieter de Poortere / GLÉNAT

Vous n'aimez pas l'univers aseptisé de la science-fiction parce que les cours de physique vous ont laissé de mauvais souvenirs ? Plongez-vous dans ce livre qui vous permettra de vous amuser avec ces univers d'outre-espace, où l'on ne vous entendra pas hurler de rire !

Mine de rien, Pieter de Poortere publie en France son cinquième album consacré à son personnage fétiche, Dickie. Un petit gros moustachu, le plus souvent vêtu d'un pantalon bleu, d'une chemise blanche et d'un béret rouge, qui vit seul à la campagne. Son auteur hollandais l'a déjà emmené visiter le nazisme, Hollywood et les contes de fées dans des versions bien déjantées où la gentillesse apparente du trait contrastait avec l'humour noir des gags. Pour changer, il s'attaque ici à l'univers de la science-fiction, pas celle littéraire ou tourmentée de Philip K. Dick ou de Barjavel, mais celle des gros blockbusters américains, ce qui permet des collisions inattendues avec des personnages mythiques, comme ET, Alien, ou le Wookie poilu de *Star Wars*.

Quand il vaque à ses gentilles occupations terrestres, Dickie se fait parfois happer par le rayon aspirant d'une soucoupe volante, car les extraterrestres aimeraient bien étudier par le détail ce superbe spécimen de notre espèce. Mais Dickie peut aussi parfois devenir un cosmonaute intrépide qui s'aventure dans l'espace à la découverte des planètes et de civilisations étranges.



Les extraterrestres sont cruels, mais aussi parfois farceurs. Dickie est très souvent la victime de ces rencontres du troisième type, ou alors s'il lui arrive de s'en sortir, c'est au prix d'énormes dommages collatéraux.

Deux caractéristiques récurrentes du personnage: quand Dickie éprouve des pulsions suicidaires, il choisit la pendaison (pas évident quand on est en apesanteur !). Il éprouve aussi très souvent une impérieuse envie de déféquer, mais il lui est très difficile de se soulager sans se faire déranger.

Tout cela est raconté sur plus d'une cinquantaine de gags à la mise en page en forme de gaufrier très sage. Pour corser l'exploit, l'auteur a renoncé aux dialogues et commentaires en insert, ce qui devrait permettre d'éliminer toute erreur de traduction ou de lettrage. Notons pour finir que ce type d'album n'est pas si éloigné que cela des *Mister o* / *Mister i* de Lewis Trondheim, publiés chez Delcourt.

MICHEL DARTAY

⇨ **DICKIE DANS L'ESPACE**
de Pieter de Poortere,
Glénat, 56 p. couleurs, 15,50 €

catawiki

Chaque semaine
Enchères de BD

Offres à partir de 1€

© Hergé / Moulinsart 2015

- Retrouvez 3 ventes hebdomadaires : BD, Originaux, Tintin et nos ventes thématiques (Para-BD, Franquin)
- Venez acheter et vendre vos albums anciens et dessins originaux
- Ventes sécurisées et supervisées par nos experts d'enchères

www.catawiki.fr/zoo

Enchères hebdomadaires d'objets d'exception

Ce qu'il faut de terre à l'homme, de Martin Veyron

© Veyron DARGAUD

Martin Veyron a passé beaucoup d'albums à décrire les mœurs et travers des bobos parisiens, même s'il reste surtout connu pour son attachant Martin Lermite et pour son livre osé sur *« l'amour propre »*. On le retrouve donc avec une certaine surprise dans cette belle adaptation libre d'une nouvelle de Léon Tolstoï, l'auteur de *Guerre et Paix* et de *Anna Karenine*.

Dans un petit village sibérien, à la fin du XIXe siècle, un paysan mène une vie paisible sans pouvoir s'enrichir. Le travail permet juste de survivre et de manger à sa faim, les villageois partagent les corvées et s'entraident, les lopins de terre sont petits, mais il y a toujours la possibilité d'aller faire paître ses vaches sur les prairies de la fortunée propriétaire terrienne locale.

Mais notre moujik est ambitieux, Ne rêvant que d'expansion, il n'hésite pas à partir pour une contrée éloignée chez les Baskirs, où il y a de riches prairies inexploitées. À son arrivée, le patriarche du village lui propose un marché en apparence séduisant.

Martin Veyron échappe à son environnement habituel, il a fourni un important effort de documentation pour illustrer cette nouvelle qu'il avait découverte lors de son enfance. Il a aiguisé les dialogues, rythmé le découpage, pris un malin plaisir à dessiner les trognes barbues de ces paysans russes, et le résultat final est une sorte de fable moraliste aux accents cyniques, ponctuée de quelques moments d'humour.

Dargaud, 164 p. couleurs, 19,99 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

La Belle Absente, de Vidal, Joly et Barroux

La belle absente, c'est Emma, dont le souvenir tourne dans la tête de ce jeune homme (qui ne sera jamais nommé). Il y a des chagrins d'amour qui ne veulent pas disparaître. Ici, la relation n'a pas duré bien longtemps. Pourtant, elle a laissé une marque indélébile. Que s'est-il passé de si fort entre eux deux pour que le jeune homme ne s'en remette pas, même après avoir refait sa vie ? Inspirée par un livre de Georges Pérec, *La Belle Absente* est un récit puzzle qui s'éclaire au fil de la lecture. Pas de bulles, mais un récitatif entêtant, pour un gaufrier de quatre cases en noir, blanc et rouge, où suspense et sensibilité font bon ménage.

Les enfants rouges, 88 p. coul., 17 €

THIERRY LEMAIRE

UNE HERBE FOLLE... À LIER ?

Jean François Charles a démarré dans la bande dessinée avec le *Bal du rat mort*, édité à l'origine par le libraire-éditeur Michel Deligne en 1980, sur un scénario de Jan Bucquoy. Il a ensuite lancé la série des *Pionniers du Nouveau-Monde*, sur scénario de son épouse Maryse, avec qui il dessinera ensuite la série *India Dreams*.

© Maryse et Jean-François Charles / GLÉNAT

Dans ces deux cas, il s'agissait pour l'auteur de mettre en image des décors lointains, propres à susciter l'émerveillement et le dépaysement chez le lecteur. Changement total de registre pour ce nouveau livre. Un homme assez âgé a rendez vous avec une inconnue qui aimerait avoir des précisions sur ses parents qu'il a bien connus lors de ses études aux Beaux-Arts. Dans le bar d'une gare, les souvenirs sont donc évoqués autour d'une tasse de thé.

UNE ÉDUCATION ARTISTIQUE ET SENTIMENTALE

Pierre est un élève plutôt moyen qui n'est bon qu'en dessin, il entame donc une scolarité aux Beaux-Arts de Paris vers 1970. À moins de 16 ans, il est le cadet de sa promotion, et il découvre avec une certaine émotion les modèles féminins qui posent nus. Il est vite adopté par ses camarades d'atelier.

Arrive un beau jour la jeune Anglaise Theda. Elle est douée pour le dessin, vraiment magnifique, spontanée et très affectueuse avec les hommes qui lui plaisent. Voilà de quoi faire des ravages parmi ses condisciples, mais Theda s'amourache aussi vite qu'elle délaisse, et après avoir fréquenté deux jeunes bobos inconséquents (surnommés du motif de leurs vestes favorites, Prince de Galles et Pied de Poule), elle entame une liaison plus sérieuse avec Gilles, un artiste intellectuel, barbu et fumeur de pipe.

© Maryse et Jean-François Charles / GLÉNAT

LES PLAISIRS DE LA VIE À LA FERME

Se sentant un peu à l'étroit entre les murs de la grande ville, où ils ont parfois l'occasion de bien s'amuser, le jeune couple choisit de partir en 2CV dans une maison isolée des Monts du Cantal. C'est le retour à la terre, ils vont vivre de l'élevage des chèvres et de la vente de leurs Cabécous affinés un mois.

Les anciens amis des Beaux-Arts viennent leur rendre visite pendant les vacances, mais beaucoup ont du mal à supporter longtemps l'odeur des chèvres, l'isolement et les conditions de vie naturelle dénuées de confort moderne. Pierre se retrouve donc seul avec Gilles et Theda. La génération *Peace and Love* était libertaire et opposée à l'idée de possession et d'obligations, elle se laissait guider par ses envies. Gilles adore sa compagne, mais son océan d'amour ne peut prétendre à l'exclusivité de son feu intérieur, car Theda est toujours en quête de nouveaux partenaires. Ce couple de circonstance est donc soumis à de dures épreuves, et même le gentil Pierre aura la chance de bien connaître Theda.

Jean-François Charles évoque cette période pleine d'effervescence avec une tendresse nostalgique et de superbes couleurs. Mais comme il a étudié aux Beaux-Arts de Bruxelles, loin du tumulte parisien, nous avons voulu savoir comment la situation avait été vécue chez nos voisins belges. La réponse des auteurs , en guise de conclusion : *« Mai 68 a dépassé Paris et les frontières de la France comme le* Flower Power *avait gagné le monde libre. Chez nous aussi, c'était la "contestation", tant dans la vie privée (égalité des sexes, liberté sexuelle) que dans la vie publique. Les jeunes, bien vite relayés par les ouvriers, manifestaient contre les injustices politiques et sociales.*

Tout a changé. Cela a été un virage à 180° dans tous les domaines: cinéma, musique, BD, façon de s'habiller, de vivre... Ainsi dans la BD, la fille qui rejoint l'atelier des Beaux-Arts et qui dessine sur le sol avec de grosses craies, heurte les profs. Tout cela fait partie de son charme. »

JEAN-PHILIPPE RENOUX

⇨ L'HERBE FOLLE
de Maryse et Jean-François Charles, Glénat,
128 p. couleurs, 22 €

La gloire de ma mère

Pendant à *L'Art de voler*, *L'Aile brisée* décrit la vie d'une femme dans l'Espagne du XXe siècle. Via cette chronique, Antonio Altarriba, son fils, et Kim dressent le portrait d'une société. Un vrai livre d'Histoire.

Dans la famille Altarriba, je demande la mère. Après *L'Art de voler* (2011), dans lequel Antonio Altarriba passait en revue l'Histoire de l'Espagne à travers l'existence haute en couleurs de son père, le scénariste porte cette fois son regard sur un destin maternel qui n'est pas moins romanesque. L'aile brisée du titre exprime en effet le drame constitutif de Petra, dont la propre mère meurt lors de son accouchement dans un village espagnol. Le père, ivre de douleur, s'en prend alors à son bébé et tente de le tuer à coups de pierre. Le forcené est arrêté à temps, mais le nourrisson perd dans l'affaire une partie de la motricité de son bras gauche, brisé et mal soigné. Petra gardera toute sa vie ce membre engourdi, sans jamais se plaindre et sans que personne ne s'en aperçoive, ni son mari ni son fils.

© Altarriba et Kim / DENOËL GRAPHIC

C'est ce constat de connaître finalement si mal sa mère qui pousse Antonio Altarriba à se pencher sur sa vie. Rejetée par son père, donc quasi orpheline de naissance, la petite Petra aurait pu baisser les bras, la tête et se recroqueviller sur elle-même. Au contraire, elle va faire preuve d'une force de caractère peu commune pour tracer sa route et, dans l'espace que laisse l'Espagne franquiste aux femmes, s'émanciper. D'abord, alors qu'elle n'est qu'une fillette, en se rapprochant de son père, pourtant irascible. Puis à la mort de celui-ci, en partant à Saragosse pour y suivre une belle trajectoire professionnelle en tant que gouvernante d'un général. Au-delà de ce destin édifiant, c'est encore une fois à une auscultation de la société espagnole que se livre Antonio Altarriba. Focalisé sur les années franquistes, *L'Aile brisée* décrit l'envol d'une femme, un rien bigote, malgré l'adversité. Cet art de voler au féminin est à la fois exemplaire et d'une tendresse communicative.

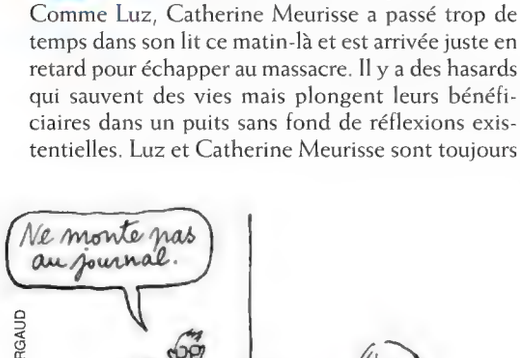
THIERRY LEMAIRE

⇨ L'AILE BRISÉE
d'Antonio Altarriba et Kim,
Denoël Graphic, 256 p. n&b, 23,50 €

L'art pour ne pas se noyer

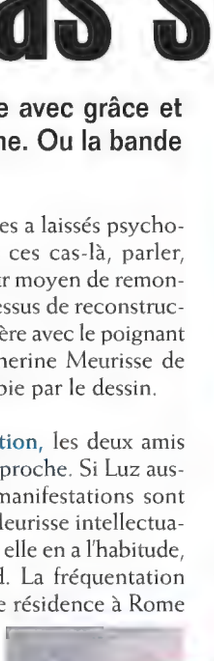
Rescapée de la tuerie de *Charlie Hebdo*, Catherine Meurisse expose avec grâce et humour sa quête de *La Légèreté* pour tenter de renaître après le drame. Ou la bande dessinée comme médecine de l'âme.

Comme Luz, Catherine Meurisse devait être présente à la conférence de rédaction de *Charlie Hebdo* le mercredi 7 janvier 2015. Comme Luz, Catherine Meurisse a passé trop de temps dans son lit ce matin-là et est arrivée juste en retard pour échapper au massacre. Il y a des hasards qui sauvent des vies mais plongent leurs bénéficiaires dans un puits sans fond de réflexions existentielles. Luz et Catherine Meurisse sont toujours vivants, mais cette expérience les a laissés psychologiquement exsangues. Dans ces cas-là, parler, exprimer, raconter est le meilleur moyen de remonter la pente, d'amorcer un processus de reconstruction. Luz l'avait fait l'année dernière avec le poignant *Catharsis*. C'est au tour de Catherine Meurisse de proposer le résultat de sa thérapie par le dessin.



© Meurisse / DARGAUD

À ce jeu (vital) de l'introspection, les deux amis n'ont pas tout à fait la même approche. Si Luz ausculte des sensations dont les manifestations sont surtout physiques, Catherine Meurisse intellectualise plus et se raccroche, comme elle en a l'habitude, à l'art pour ne pas perdre pied. La fréquentation des théâtres, des musées, et une résidence à Rome à la Villa Médicis vont être ses guides sur le chemin du retour à la vie, à l'envie. Rehaussé par des aquarelles qui donnent un supplément de profondeur à son dessin, cette chronique d'une résurrection mêle anecdotes post-7 janvier à une réflexion approfondie sur le pouvoir cathartique de l'art. Avec l'élégance qui la caractérise, Catherine Meurisse déroule délicatement le fil d'Ariane de sa recherche spirituelle, en quête du même vertige que connut Stendhal en contemplant les chefs-d'œuvre artistiques de l'Italie pendant son voyage transalpin de 1817. Être mise KO par la beauté, c'est la plus belle défaite que l'on puisse lui souhaiter.



© Meurisse / DARGAUD

THL

⇨ LA LÉGÈRETÉ
de Catherine Meurisse,
Dargaud, 136 p. couleurs, 19,99 €

Medley, de Emre Ohrun

Amateurs d'histoires hétéroclites au symbolisme affirmé, cet album est fait pour vous. Dans un bar tenu par un mort-vivant, un cerveau à l'intérieur d'un jukebox raconte une histoire aux clients qui boivent au comptoir. Celle de l'épopée d'un jeune homme, naufragé dans le ventre d'une baleine digne de *Pinocchio*, esclave pour construire une sorte de tour de Babel, puis membre d'une communauté hippie. Le traitement du récit façon carte à gratter donne un côté encore plus sombre et inquiétant à ce medley d'intrigues échevelées. Un OVNI pour lecteurs cartésiens, mais un jeu à tenter pour les autres.

Même pas mal, 158 p. n&b, 19 €

THIERRY LEMAIRE

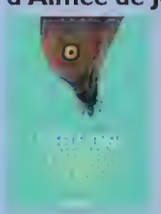
Kriss de Valnor, T.6, L'Île des enfants perdus, de Dorison, Mariolle et Surzhenko

Changement d'équipe pour cette série issue des mondes de Thorgal, Dorison et Mariolle succèdent à Yves Sente, et le dessinateur russe Surzhenko reprend le dessin dans un style assez proche de celui de Rosinski. L'album commence juste après les événements décrits dans le précèdent qui lorgnait un peu du côté de la série *Game of Thrones*. En compagnie d'un herboriste et de son apprentie, Kriss échoue sur une île fertile du lac-océan, uniquement habitée par des enfants souriants et sympathiques. Mais derrière cette apparence paradisiaque se cache une réalité effrayante. Bel hommage à l'Alinoë des créateurs de la série, mais aussi à Peter Pan.

Le Lombard, 56 p. couleurs, 12 €

MICHEL DARTAY

Le Retour de la bondrée, d'Aimée de Jongh



C'est le premier roman graphique de cet auteur hollandais. Simon est libraire, les affaires sont de plus en plus difficiles car les Français lisent de moins en moins de livres en papier et commandent en masse sur le Net. Il assiste à un suicide, ce qui déclenche en lui une vague de souvenirs de son enfance. Il avait un camarade de classe qui en a eu un jour marre de servir de souffre-douleur à ses persécuteurs.

Beaucoup de sensibilité dans ce beau livre intimiste sans être ennuyeux, assez peu remarqué lors de sa sortie, ce qui est dommage car il possède un ton et des qualités qui lui sont propres.

Dargaud, 160 p. n&b, 19,99 €

MD

UN RENARD PRIS DANS LA TOILE

Notre petit renard a bien grandi. Ou plutôt notre renard-garou, tel que créé par un mage étrange. Nous avions laissé Pol Salsedo à la fin du T.1, à la rentrée 2014, bien abattu. Il avait certes accompli une sorte de rêve d'enfant : devenir un super-héros. Mais la mort d'un ami en fin d'album le ramenait à une réalité plus grise. Fort logiquement, ce T.2 s'ouvre sur une culpabilité que ne renierait pas Peter Parker, et un « *Fox-Boy no more* » au goût de Spider-Man.

SUR LES TRACES DE CARPENTER

Cet album termine ce que l'éditeur présente comme « *le cycle des origines* ». C'est tellement plus que ça ! Le livre est composé de deux parties. La première nous plonge dans une ambiance façon *The Thing* de John Carpenter. Pol est au cœur des montagnes d'Auvergne, aux prises avec un loup-garou et une histoire de famille sombre à souhait. Nous évoquions dans votre magazine BD préféré (*Zoo* n°55, auquel il est d'ailleurs fait allusion en page 82 de ce tome 2) une histoire « *premier degré et une distance bon enfant* ». Eh bien c'est terminé ! Le ton est noir, le réalisme saisissant. Créer un tel climat d'angoisse demande un niveau de dessin adapté. C'est réussi. Un palier a clairement été passé depuis le tome 1. Les quelques petites baisses de niveau aperçues sur des séquences du premier livre ont disparu. Nous sommes immergés dans l'action grâce à une narration, un dessin et une couleur sans faille.

© ÉDITIONS DELCOURT, 2016 - LEFEUVRE

UNE DÉMESURE À ÉCHELLE HUMAINE

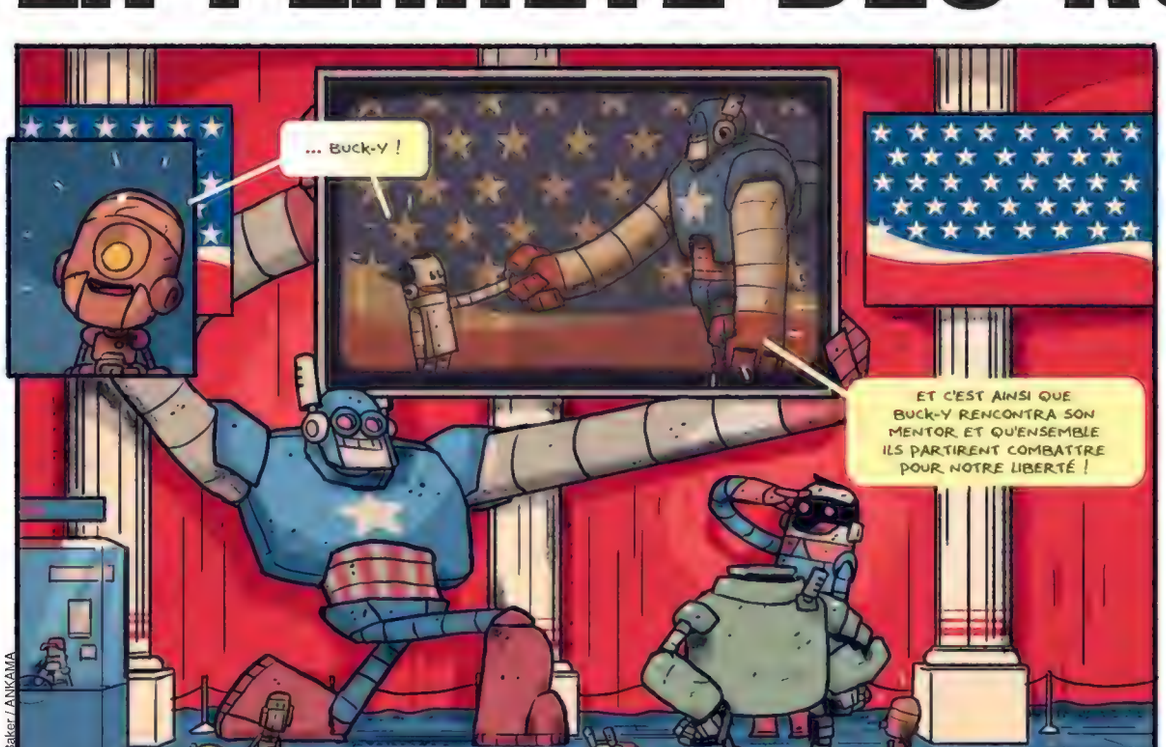
Sous cet apparent oxymore se cache une seconde partie de récit hallucinante : Pol est invité à se rendre près du lac breton de Guerléande, par un certain Alain Chevrel, qui semble tout connaître de ses origines. À ce stade de notre article il est difficile de donner trop de détails sans révéler des surprises qui forment l'un des plaisirs de cette lecture. Sachez seulement que si Pol a réalisé un rêve, devenir un super-héros, il semblerait que Laurent Lefeuvre ait également réalisé le sien, celui d'animer un univers partagé. *Fox-Boy* s'intègre en effet dans une vaste toile scénaristique, qui couvre bien sûr le tome précédent, mais aussi le premier album de l'auteur au Lombard, *Tom et William*, ainsi que son livre sur les mythiques éditions ROA (chez Mosquito) et… l'univers Marvel ! Rien que ça ! Que cette profusion apparente ne vous effraie pas : toutes les clefs nous sont fournies, et le lecteur ne connaissant que *Fox-Boy* n'est pas laissé sur le bord de la route. Au prix d'un travail et d'une réflexion que l'on imagine conséquents (il ne doit pas faire bon habiter dans la tête de notre artiste), le scénariste Lefeuvre permet à Alain Chevrel de tout expliquer à Pol de façon cohérente. De son côté, le dessinateur Lefeuvre fait en sorte de ne pas rendre ces explications longues ou ennuyeuses. Les choix de mise en scène et les flash-back dynamisent ces pages. Quant au grand final, il devrait combler les fans de comics et les amateurs de bonnes histoires. Ajoutons à ceci une pagination augmentée par rapport au tome 1, des bonus non négligeables, et le lecteur est, comme le héros, piégé dans la toile tissée par l'auteur !

Quand le fond rencontre la forme, qu'un scénariste / dessinateur va au bout de ses obsessions et se donne les moyens de ses ambitions, cela donne deux livres que vous lirez, puis relirez.

FRANCK TOMAIR

© ÉDITIONS DELCOURT, 2016 - LEFEUVRE

LA PLANÈTE DES ROBOTS


... Buck-Y !
ET C'EST AINSI QUE BUCK-Y RENCONTRA SON MENTOR ET QU'ENSEMBLE ILS PARTIRENT COMBATTRE POUR NOTRE LIBERTÉ !
LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI VU CE FILM, C'ÉTAIT EN MOYENNE SECTION, ON ÉTAIT VENUS PASSER LA JOURNÉE ICI AVEC L'ÉCOLE.
© Ducoudray et Baker / ANKAMA

Sous des dehors comiques, Aurélien Ducoudray et Steve Baker décrivent avec *Bots* un futur lointain assez inquiétant. Le robot est-il l'avenir de l'homme ?

Quelle est donc cette planète où des robots s'affrontent sur un gigantesque champ de bataille pour faire triompher, les uns la confédération, les autres la coalition ? Allez, pas besoin de faire durer un suspense à la Pierre Boulle (l'auteur de *La Planète des singes*), c'est bien la Terre qui est le cadre de cette guerre antédiluvienne, si ancienne que personne, pas même les ordinateurs, ne se souviennent quand et pourquoi elle a débuté. Toutefois, si nous sommes (malheureusement) bien sur notre bonne vieille planète bleue, pas un seul être humain ne se montre à l'horizon. La civilisation en place est celle des robots, dont le lecteur suivra quelques spécimens, et notamment Rip-R, War-Hol et Snoop-I. Le premier, major de promo de l'Universitech malgré sa petite taille, est un mécano de luxe, *repair-bot* sur le front pour remettre en marche les *war-bots*. Le deuxième, prototype militaire construit dans un but précis (mais qu'il ignore), est le soldat de métal auprès duquel Rip-R a été affecté. Quant au troisième, c'est un *mule-bot*, sorte de chien mécanique dont la tâche est d'assister le mécano en portant des objets sur son dos. Mais quelle n'est pas leur surprise, après un combat qui souligne les impressionnantes qualités de guerrier de War-Hol, de voir sortir de l'abdomen dudit *war-bot* un… bébé ! Forcément, cette apparition interpelle. Et autant le lecteur que les robots, qui n'ont aucune donnée en mémoire pour identifier cette créature qui n'a pas l'air d'être mécanique. Démarre alors pour les trois amis une longue recherche sur ce petit être mystérieux que War-Hol est programmé pour protéger au péril de ses boulons.

© Ducoudray et Baker / ANKAMA

Deux intrigues se superposent dans cette quête d'informations. Celle qui concerne les robots, dont le lecteur connaît évidemment la réponse. Et celle qui pique la curiosité de ce dernier, intrigué de découvrir la raison pour laquelle un nourrisson se trouvait à l'intérieur d'un robot, et avide de savoir ce qu'il est arrivé aux autres humains qui pullulaient autrefois sur la surface de la Terre (et dont le souvenir est encore très présent dans la civilisation robotique). En distillant les éclaircissements au compte-goutte, Aurélien Ducoudray mène parfaitement sa barque. Sans hâte, et donc de manière très naturelle, il décrit le monde dans lequel vivent les trois personnages principaux. L'humour, très référencé, est omniprésent sans être envahissant, car extrêmement cohérent. Les noms des trois héros robots sont en cela une belle entrée en matière. Les expressions calquées sur les termes informatiques sont très drôles. Attention aussi au moindre détail dans les cases qui apportera à chaque fois un clin d'œil de plus au récit. Avec des allusions à Captain America, Bender Bending Rodriguez de la série animée *Futurama*, Isaac Asimov, Astroboy et Herman Hollerith (mais si, l'inventeur de la mécanographie), la science-fiction est bien représentée. Toutefois, sous ce vernis humoristique pointe une vision sérieuse et réfléchie de l'avenir. Les drapeaux des deux entités qui s'affrontent dans cette guerre sans fin en sont de bons exemples. D'un côté, la confédération arbore un étendard qui mélange les étoiles du *Stars and Stripes* et le logo de Coca-Cola. De l'autre, la coalition préfère une bannière qui ressemble étrangement au logo de Pepsi. Les nations auraient-elles été absorbées par les multinationales ? C'est à croire puisqu'on paye dans le futur en *microsoft-dolls* ou en *apple-euros* ! En tout cas, quelle que soit la conclusion du récit, rendez-vous est pris pour la suite de cette histoire qui en dit long sur l'avenir de l'humanité.

THIERRY LEMAIRE

BOTS, T. I

d'Aurélien Ducoudray et Steve Baker, Ankama, 96 p. couleurs, 10 €

Corps et âme, de Matz, Hill et Jef

Tueur à gages, Franck Kitchen est habitué à tout. Mais lorsqu'à la suite d'une vengeance il se réveille transgenre, devenu femme par la force du scalpel, sa vie bascule. Obligé d'avaler son nouveau statut (irrémédiable) et de comprendre les nouveaux codes de sa vie de femme (gros lourds et autre paternalisme ambiant), le héros devenu héroïne va se donner un nouveau but : se venger… et défendre les femmes. Excellent polar, ce titre noir est pourtant réjouissant ! Après *Balles perdues*, le trio d'auteur nous offre un très bon one-shot, si bon qu'il est déjà en court d'adaptation à Hollywood avec Michelle Rodriguez.

Rue de Sèvres, 136 p. couleurs, 18 €

HÉLÈNE BENEY

La Parole du muet, T.1, Le Géant et l'Effeuilleuse, de Galandon et Blier

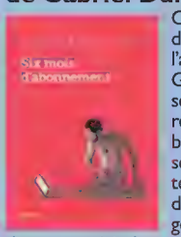
Incompris et brimé dans sa famille, Célestin quitte la charge notariale de son père pour vivre enfin son rêve à la capitale : travailler dans le cinéma !

Le grand gaillard rejoint à Paris son vieil ami Anatole, directeur d'une salle de cinéma. Pour joindre les deux bouts, ce dernier projette en secret des films « osés ». Célestin tombe sous le charme d'une des actrices, convaincu qu'elle sera la star de son film lorsqu'il deviendra réalisateur… Très beau et galvanisant, on suit notre gentil héros transformer son rêve en réalité, à l'époque charnière du passage du cinéma muet au parlant.

Bamboo, coll. Grand Angle, 48 p. couleurs, 13,90 €

HB

Six mois d'abonnement, de Gabriel Dumoulin



Cet abonnement dont parle le titre de l'album est celui que Gabriel Dumoulin a souscrit à un site de rencontre dans le but de trouver l'âme sœur. Il raconte cette expérience en décrivant les échanges qu'il a eus pendant cette période avec plusieurs femmes. La plupart du temps par tchat ou SMS, mais parfois aussi en tête à tête. Sur le ton de la comédie sentimentale, facile à lire malgré l'abondance de texte et une certaine répétitivité des plans, le récit livre sans en avoir l'air une petite analyse psychologique et sociologique des utilisateurs de ce type de service, auteur compris. Comme un documentaire qui n'aurait pas oublié d'être tendre.

Atrabile, 208 p. n&b, 18 €

THIERRY LEMAIRE

Birmanie, mode d'emploi

Deux excellentes bandes dessinées documentaires permettent d'appréhender la situation en Birmanie à travers ses mutations et des événements récents.

© Debomy, Guillaume et Victor / CAMBOURAKIS

Frédéric Debomy, scénariste et spécialiste de la Birmanie – il fut notamment coordinateur et président de l'association Info Birmanie, soutien au mouvement démocratique birman –, est à l'origine de ces deux ouvrages prenant le pouls de ce pays qui fut longtemps l'une des dictatures les plus fermées de la planète.

ÉTAT DES LIEUX EN 2015

Birmanie, fragments d'une réalité rend compte du voyage de deux mois effectué par Frédéric Debomy et Benoît Guillaume au début de l'année 2015. Par ses déplacements et ses rencontres, le duo saisit les réalités auxquelles sont soumis les Birmans d'une région à une autre. Dense et passionnant, ce récit entremêle histoire, politique et considérations sociales. Il y est question de la dictature militaire longtemps au pouvoir et des forces politiques désormais en présence – parmi lesquelles la Ligue Nationale pour la Démocratie (LND) d'Aung San Suu Kyi –, des droits de l'Homme, des minorités – représentant environ un tiers de la population du pays –, du racisme dont sont victimes les musulmans, du rôle joué par la Chine, des conditions de vie réservées aux femmes… Une chose transparaît : le changement attendu depuis longtemps a désormais lieu, mais de manière limitée. Rompu à l'exercice du dessin saisi sur le vif, Benoît Guillaume rend avec grande justesse attitudes et postures. Son dessin joue sur l'épaisseur et la texture de la peinture, cela donnant particulièrement corps à ce qui est représenté. L'utilisation presque exclusive du noir, gris et jaune – « *par souci d'économie de moyens* » comme par « *goût esthétique pour ce genre de palette* » – crée une unité et fait ressortir le moindre changement, comme l'utilisation de la seule couleur rouge pour rapporter des événements auxquels le dessinateur et / ou le scénariste n'ont pas assisté.

LES BIENFAITS DU MONTAGE ALTERNÉ

Sous-titré *Dix ans d'engagement pour la Birmanie, Sur le fil* s'attache aux années de Frédéric Debomy au sein d'Info Birmanie – association qu'il a quittée en novembre 2011. Une première partie est consacrée aux manifestations contre le régime d'août à octobre 2007, qualifiées de « révolution safran ». Ici, le récit alterne des dessins de Benoît Guillaume donnant à voir la situation en Birmanie et des planches de bande dessinée réalisées par Sylvain Victor montrant le travail d'Info Birmanie en France. Cette construction fait ressortir l'aspect décalé des tractations médiatiques et politiques dans l'Hexagone, comme la volonté de certains d'utiliser ces événements pour tirer la couverture à eux. Les partis pris graphiques accentuent la force de ce *montage alterné* : Benoît Guillaume multiplie les traits et les couleurs, Sylvain Victor joue essentiellement sur un trait minimaliste qui se concentre sur les contours, frôlant parfois l'abstraction – le plus souvent, ses visages n'ont ni nez, ni yeux. Dans la deuxième partie du récit, Frédéric Debomy détaille ce qui s'est déroulé en Birmanie depuis 2007 et les réactions à l'étranger, notamment en France. Benoît Guillaume, désormais seul en charge des dessins, base ceux-ci sur des photos de propagande issues du quotidien gouvernemental *The New Light of Myanmar*.

L'une des grandes intelligences de ces deux bandes dessinées est d'être riches en informations et en réflexions, mais également fortes narrativement et esthétiquement, ce qui, somme toute, n'est pas si fréquent.

BORIS HENRY

⇨ **BIRMANIE, FRAGMENTS D'UNE RÉALITÉ,** de Frédéric Debomy et Benoît Guillaume, Cambourakis, 144 p. coul., 22 €

⇨ **SUR LE FIL,** de Frédéric Debomy, Benoît Guillaume et Sylvain Victor, Cambourakis, 96 p. couleurs, 15 €

À L'EST, PEU D'ESPOIR

Denis Robert creuse son sillon d'analyste du capitalisme moderne en adaptant avec Franck Biancarelli son roman *Vue imprenable sur la folie du monde.* Un *Grand Est* dont les conclusions sont aussi grises qu'un ciel de novembre sur la vallée de la Fensch.

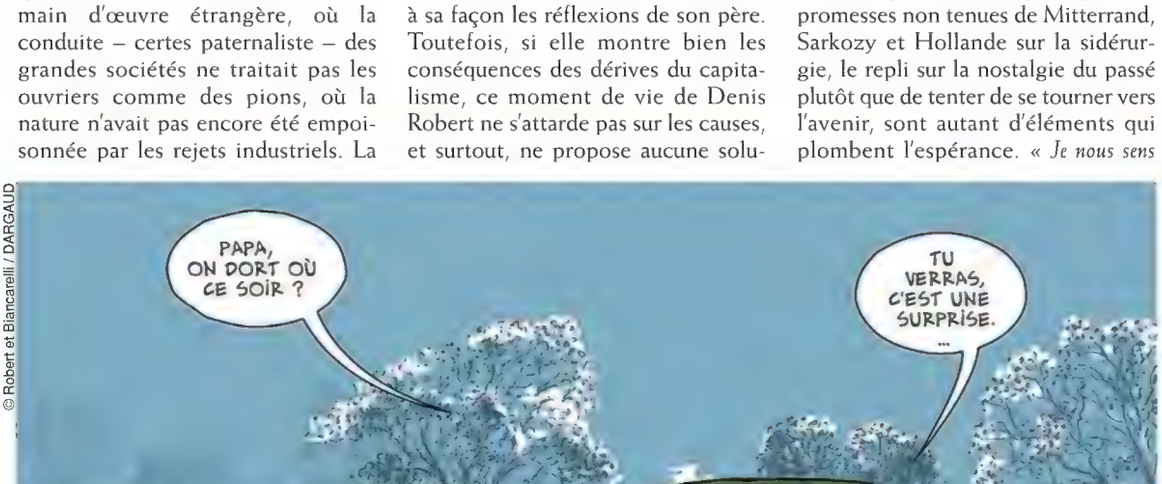
Un conseil, ne réservez pas la lecture de *Grand Est* pour un jour de cafard. Il y a de fortes chances pour qu'ensuite vous ne souhaitiez plus jamais sortir de votre lit. Non pas que le récit autobiographique de Denis Robert soit mou comme une limace neurasthénique. Non. *Grand Est* décrit seulement une réalité, celle de la situation économique d'une ancienne région administrative, la Lorraine, et plus particulièrement de la Moselle, département que l'auteur connaît bien puisqu'il y est né. Fichue déformation professionnelle ! Denis Robert a beau ne plus avoir d'activité de journaliste, il ne peut s'empêcher de tout voir par le prisme de son ancien métier. Quand il rencontre quelqu'un, il fait son portrait sociologique. Quand il voit un objet, il pense aux actionnaires de la société qui l'a créé. Quand il visite un lieu, il pense au déroulé de son histoire économique. Et dans une période de crise comme nous la vivons depuis des décennies, les résultats de ces analyses ne sont pas très optimistes, c'est le moins qu'on puisse dire. Le constat d'une déchéance sociale, économique et écologique de la Moselle est sans équivoque. Il est loin le temps où les hauts fourneaux fonctionnaient à plein, où les mines produisaient tant qu'elles avaient absolument besoin de main d'œuvre étrangère, où la conduite – certes paternaliste – des grandes sociétés ne traitait pas les ouvriers comme des pions, où la nature n'avait pas encore été empoisonnée par les rejets industriels. La liste est longue des beaux jours disparus de ce temps que les moins de 30 ans ne peuvent pas connaître. Et il faut bien 150 pages à Denis Robert pour faire le tour du propriétaire d'une aire géographique en décrépitude. Bonjour tristesse.

SANS ISSUE ?

L'intelligence du scénario tient aussi dans la façon de distiller les innombrables informations contenues dans l'album. Plutôt que de proposer un strict documentaire (qui aurait d'ailleurs tout à fait sa place dans *La Revue dessinée*), Denis Robert enrobe son propos dans un *road trip* qu'il effectue avec son fils de sept ans. Ce voyage improvisé de quelques jours emmène le lecteur dans la montagne des singes au pied du château de Kintzheim, dans la volerie des rapaces, au Haut-Koenisgbourg, dans la mine de Petite-Rosselle, chez des amis de l'auteur, chez ses parents. D'une part, il allège considérablement l'énumération de faits, de chiffres et d'anecdotes qui aurait pu être indigeste sans cela. D'autre part, il rythme le panorama dressé par l'interaction des différents intervenants, témoins de l'évolution socio-économique de la région mosellane, et par les réactions de Woody, dont le rôle naturel de candide éclaire à sa façon les réflexions de son père. Toutefois, si elle montre bien les conséquences des dérives du capitalisme, ce moment de vie de Denis Robert ne s'attarde pas sur les causes, et surtout, ne propose aucune solution. L'espoir a très peu de place dans le récit. La faute, peut-être, à cette période de dépression que traverse l'auteur, et qu'il annonce en début d'album. L'impuissance des politiques, les promesses non tenues de Mitterrand, Sarkozy et Hollande sur la sidérurgie, le repli sur la nostalgie du passé plutôt que de tenter de se tourner vers l'avenir, sont autant d'éléments qui plombent l'espérance. « *Je nous sens alourdis, lents, attirés par le passé, lestés de béton* », lâche l'auteur, désabusé. Denis Robert a-t-il raison d'être pessimiste quant à l'avenir économique de la France ? Le constat présent qu'il fait de sa région de cœur est en tout cas implacable.

© Robert et Biancarelli / DARGAUD

THIERRY LEMAIRE



© Robert et Biancarelli / DARGAUD

GRAND EST

de Denis Robert et Franck Biancarelli, Dargaud, 152 p. couleurs, 22 €

La vie est trop Kurt, de David Snug

Avec son personnage de bénéficiaire du RSA misanthrope, David Snug dresse un panaroma de la France d'en bas sans concession, avec un humour très noir. Sans illusion et sans autre ambition que de boire une bière gratos et de trouver un petit boulot pour pouvoir finir le mois tranquille, David Snug porte un regard désabusé sur le monde. Celui du travail, des adultes, de la musique, de la BD, des graffeurs, du bénévolat et des… piscines municipales. À grogner ainsi contre le monde entier, David Snug a peut-être raté sa vocation de chauffeur de taxi. Mais il trace sa route dans la BD, et c'est quand même bien plus drôle.

Même pas mal, 68 p. n&b, 14 €

THIERRY LEMAIRE

Café Budapest, d'Alfonso Zapico

À Budapest en 1947, la vie est dure pour Yechezkel Damjanich, jeune violoniste juif qui vit seul avec sa mère. L'invitation de son oncle à venir en Palestine est une bénédiction. Yosef s'est en effet installé à Jérusalem pour ouvrir un débit de boisson. Le café Budapest est un petit paradis où toutes les communautés se côtoient en bonne entente, un bonheur pour Yechezkel et sa mère. Mais les nuages noirs d'une guerre civile s'amoncèlent en Palestine. À travers cette nouvelle épreuve qui s'annonce pour le violoniste, Alfonso Zapico signe une intelligente chronique du conflit et des bouleversements engendrés par l'indépendance d'Israël.

Steinkis, 158 p. couleurs, 18 €

THL

Versipelle, T.1, Hiver, de Bauthian et Ott

Versipelle, c'est le mot latin qui désigne la transformation, en général en loup-garou… Il se trouve qu'ici, à la croisée du fantastique, de l'historique et des légendes, on assiste au décès de Gunnulf, le meneur de loup d'un village de Scandinavie. Sa peau de loup, Versipelle, qui lui donne ses pouvoirs, est volée par un fou, faisant de lui un loup-garou sanguinaire. Sigurd, l'homme loup et Randi, la sorcière, vont devoir le retrouver, pour d'une part, se venger, mais surtout pour qu'il cesse de semer la mort sur son passage… Série en deux volumes, ce conte nordique noir est une excellente lecture !

Akileos, 64 p. couleurs, 14 €

HÉLÈNE BENEY

QUÊTE D'HUMANITÉ

Après les attentats de janvier 2015, Luz a décidé d'arrêter sa carrière de dessinateur de presse pour se consacrer pleinement à la bande dessinée. *Catharsis*, son premier opus, fut une véritable claque, tant graphique qu'émotionnelle. Le voilà de retour un an plus tard avec une adaptation d'Albert Cohen.

© Luz / FUTUROPOLIS

Catharsis avait déjà apporté la preuve que Luz n'était pas là QUE pour rigoler. En même temps, son année 2015 méritait bien une telle évolution. Avec *Ô vous, frères humains*, l'artiste montre qu'il a avancé, au fil des mois, et que son potentiel de colère est parfaitement intact. Il dit en préambule qu'il a ressenti le besoin de relire ce texte d'Albert Cohen, où l'écrivain raconte son premier souvenir d'antisémitisme. Luz a ressenti le besoin de redonner à lire cet ouvrage, afin que plus de monde puisse s'interroger sur le sens de la haine. La haine de l'autre, par delà celle du juif racontée par Cohen. On est avec cet enfant, Luz nous donne à voir tous ses sentiments, il leur donne vie. On ne fait plus qu'un avec la psyché de cet enfant, on vit son traumatisme, la blessure qui lui est faite par ce camelot tellement dans son époque. Et l'humour… Luz montre comment l'humour peut faire extrêmement mal, comment il peut faire pénétrer plus profondément encore les violences psychiques les plus insidieuses. Surtout avec un enfant. Parce que oui, un enfant ressent, un enfant, ça se blesse. Mais ça n'a pas les clefs pour comprendre ce que nous, adultes, pouvons faire.

Et peut-être que Luz a encore quelque chose de cet enfant, aujourd'hui.

© Luz / FUTUROPOLIS

QUELQUE CHOSE D'EISNER

Déjà, dans son précédent livre, Luz avait laissé son crayon partir dans des délires graphiques au fil de son esprit. Des expérimentations passionnantes à regarder. Pour ce nouvel album, on sent qu'il maîtrise son dessin, mais qu'il a besoin d'aller au plus loin de ce qu'il peut proposer. Ce faisant, il marche dans le même sens qu'un Will Eisner aux États-Unis, qui avait déstructuré les cases, au gré des décors ou des actions. Luz va plus loin encore. Le texte se fait même dessin, calligraphie. Si cette œuvre est sans phylactères, elle n'est pas sans écrit. Mais le trait de l'écriture se fait commun avec celui du dessin. Comme une seule et même langue.

Luz fait une nouvelle fois la démonstration de l'ampleur de son talent. Si 2015 a laissé le monde de la presse orphelin, celui de la bande dessinée y a gagné un grand artiste.

YANECK CHAREYRE

Ô VOUS, FRÈRES HUMAINS

de Luz, d'après Albert Cohen, Futuropolis, 136 p. bichromie, 19 €

Glénat, éditeur de talents

LE VOYAGE EXTRAORDINAIRE

Denis-Pierre Filippi
et Silvio Camboni

Un nouveau périple steampunk et déjanté pour les intrépides Émilien et Noémie !

TOME 4 DISPONIBLE
LE 20 AVRIL

LE KABBALISTE DE PRAGUE

Makyo et Luca Raimondo
D'après le roman de Marek Halter

Le pouvoir de créer implique aussi celui de détruire...

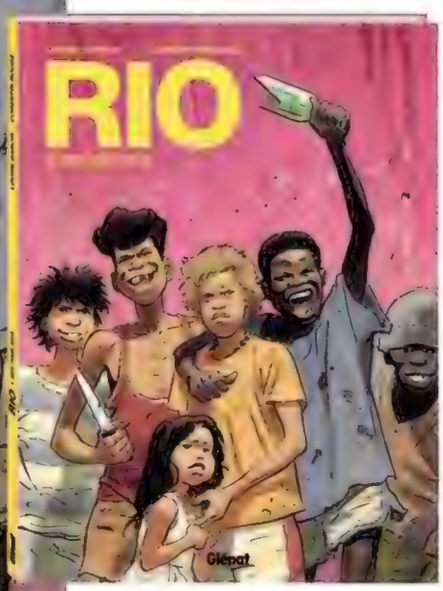
TOME 1 DISPONIBLE
LE 11 MAI

L'herbe Folle

Maryse Charles
et Jean-François Charles

Le nouveau roman graphique des Charles, une chronique douce-amère des années hippies.

ALBUM
DISPONIBLE



RIO

Louise Garcia
et Corentin Rouge

Une ville où la vie est un combat...

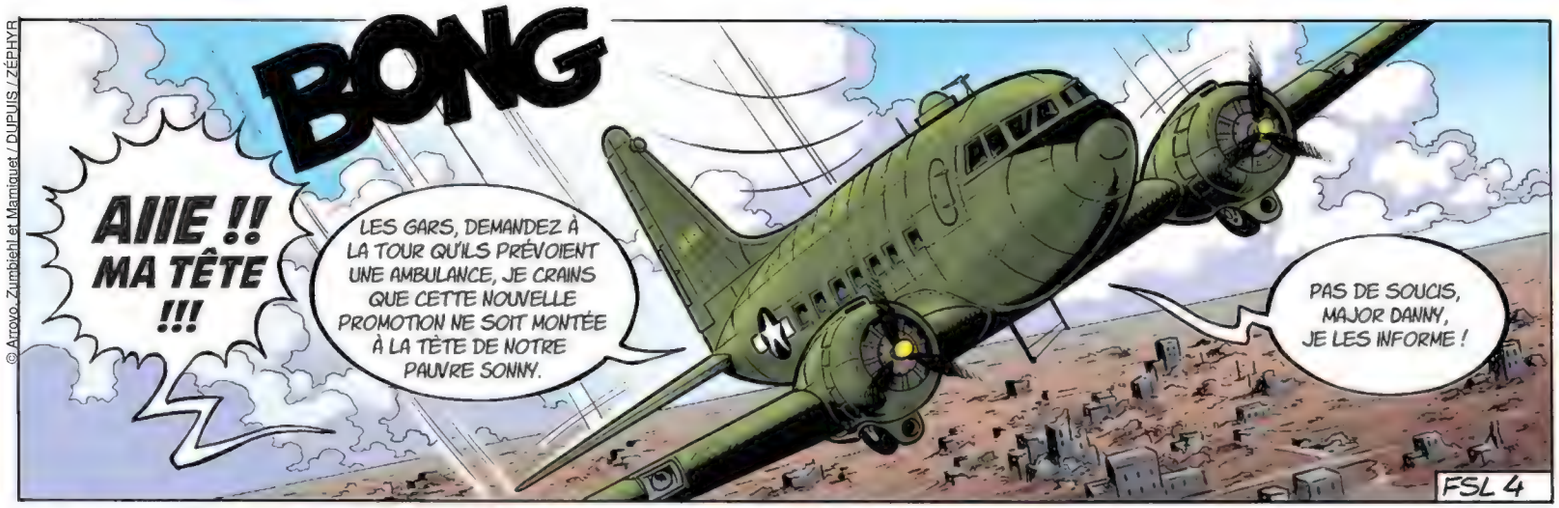
TOME 1 DISPONIBLE
LE 20 AVRIL

VENTS D'OUEST
www.ventsdouest.com

Glénat
www.glenatbd.com

Buck Danny Classic : les « Japs » attaquent

En flirtant avec les 50 000 exemplaires vendus par album, le premier dyptique coréen de *Buck Danny Classic* a montré la qualité éditoriale de cette série clone. Retour vers le Pacifique en 1945 pour Danny, Tumbler et Tuckson, le Japon a perdu la guerre. Dans *Les Fantômes du Soleil Levant*, des fanatiques nippons aidés par quelques nazis bon teint volent un B 29 américain chargé d'une bombe atomique, bien décidés à la larguer sur les USA.


BONG
AIIE !! MA TÊTE !!!
LES GARS, DEMANDEZ À LA TOUR QU'ILS PRÉVOIENT UNE AMBULANCE, JE CRAINS QUE CETTE NOUVELLE PROMOTION NE SOIT MONTÉE À LA TÊTE DE NOTRE PAUVRE SONNY.
PAS DE SOUCIS, MAJOR DANNY, JE LES INFORME !
FSL 4
© Arroyo, Zumbiehl et Marniquet / DUPUIS / ZÉPHYR

« *On est cette fois juste après le mythique album* Dans les griffes du dragon noir ». Le dessinateur Jean-Michel Arroyo a changé d'environnement. « *Cela n'a pas été plus compliqué que la guerre de Corée. Ce retour en arrière m'a permis de dessiner des avions que j'aime, comme le B 29 ou le Thunderbolt.* » Avis aux fans, c'est réussi. Il n'y a pas de chronologie dans *Buck Danny Classic*. Les titres s'intercalent au gré des envies des scénaristes, Fred Zumbiehl et Fred Marniquet arrivé sur le tome 3, entre les albums Hubinon-Charlier de la série-mère. Et c'est « *génial* » pour Arroyo, qui n'a « *surtout pas voulu copier Hubinon. Il fallait capter son humeur, son esprit, ce que j'ai fait en lisant ses albums. On ne devait pas trahir la série* ».

Le résultat est là avec le succès du premier cycle et la grande confiance accordée par les ayants-droits au trio. Arroyo a encore plus affiné son trait, lui l'inconditionnel de Milton Caniff, Will Eisner et autres auteurs de comics des années 50. Le tout mélangé avec une très large dose de BD style franco-belge dont Hubinon a été l'un des maîtres.

On va aussi retrouver quelques personnages secondaires de Charlier, parfois ennemis mortels de Danny. La douce infirmière Susan Holmes, qui aurait bien un petit faible pour Danny, fait un passage éclair. La très méchante espionne Miss Lee reprend elle aussi du service. Elle sera avec Mo-Cho-Young, traître et ex-pilote des Tigres Volants, un acteur clé des *Fantômes du Soleil Levant*, titre du prochain album qui sortira le 15 avril. Mais ce nom est aussi celui de la terrible organisation nippone qui ne peut accepter la défaite du Japon et monte un commando pour voler à l'Air Force un B 29 chargé d'une bombe atomique. Après Hiroshima et Nagasaki il en restait bien une, au cas où. Un scénario qui rappelle un fait divers célèbre qui a failli mal tourner, le crash en Espagne en 1966 à Palomares d'un B 52 avec quatre bombes atomiques à bord. Elles seront récupérées en Méditerranée. L'une d'elles avait évité de peu l'explosion grâce à une seule sécurité de détonateur encore valide.

« *Notre histoire est basée sur des faits authentiques. Il y a eu des îles perdues du Pacifique où les soldats japonais ne savaient pas que le Japon avait capitulé. Ils ont continué à vouloir se battre* », ajoute Jean-Michel Arroyo. Danny va rencontrer le général Mac Arthur qui a tout fait pour préserver les institutions japonaises et se créer un nouvel allié face à l'URSS communiste. Zumbiehl et Marniquet ont parfaitement bien posé le problème, ce qui vaudra au Japon de ne pas avoir le même traitement juridique que l'Allemagne.

DU STORY-BOARD À LA PLANCHE

« *Traiter de l'actualité historique est dans la lignée des* Buck Danny *de Charlier. On retrouve en plus dans ce Classic la jungle, l'esprit des premiers albums* », intervient Arroyo. Danny et ses copains vont tout faire pour déjouer les plans des « Japs », surnom plus vraiment politiquement correct, qui au départ ont prévu un attentat chimique. Un général nazi en cavale va les convaincre que la bombe, c'est mieux. L'opération Amerika est en marche. Rebondissements divers, Danny naufragé, une escadrille de Thunderbolts pilotés par des Mexicains (authentique), un Robinson, ce nouvel album aligne les meilleurs repères et un dessin qu'Arroyo explore encore en travaillant en détail sur son story-board : « *Je passe ensuite directement à la planche. Le board est un crayonné très détaillé. J'applique cette technique depuis ce tome 3* ». Côté scénario, Zumbielh s'occupe des airs et Marniquet de l'intrigue à terre. « *Ils m'ont livré le scénario d'un bloc* ».

Arroyo en est déjà à la page 27 du story-board du tome 4, *L'Île du diable*. On devrait revoir Lady X dans le tome 5. Arroyo travaille aussi sur un scénario de Christin, un polar à Pigalle dans les années 60, un titre à la Lautner, *Le Funiculaire redescend toujours*. « *Je suis plus libre dans cette nouvelle aventure, un superbe roman graphique de Christin. Cela dit, j'ai du mal à travailler sur deux choses à la fois* », confie Arroyo. *Buck Danny Classic* a désormais fait ses preuves. « *Oui, c'est* vintage *et c'est le but, mais j'y ai mis ma passion pour le dessin, le trait, à la Eddy Paape, Hubinon, avec une mise en scène plus cinématographique* ». Objectif atteint.

JEAN-LAURENT TRUC

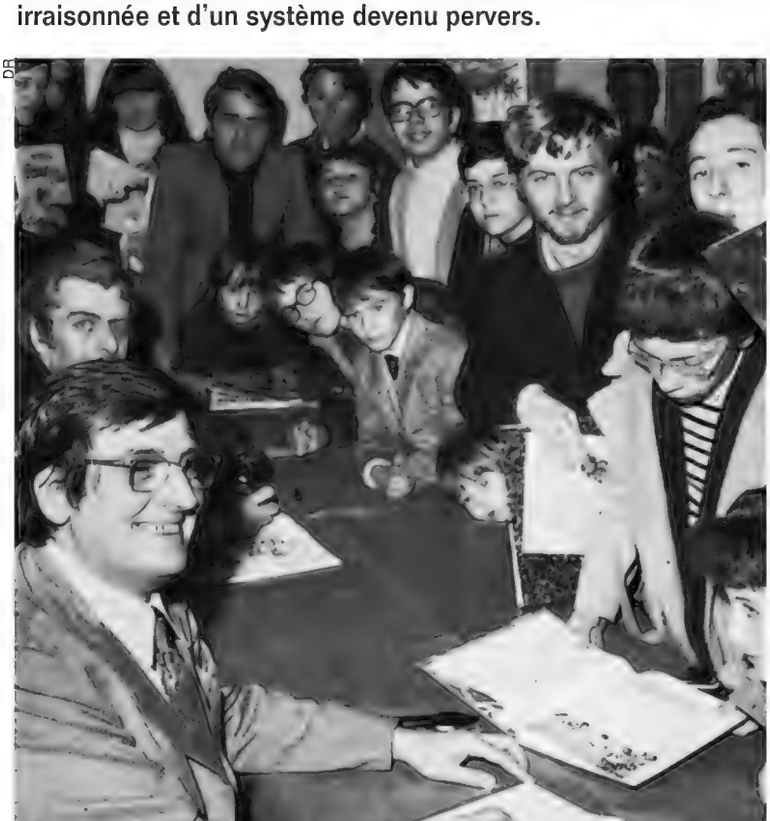
BUCK DANNY CLASSIC, T.3
LES FANTÔMES DU SOLEIL LEVANT

de Jean-Michel Arroyo, Fred Zumbiehl et Frédéric Marniquet, Dupuis / Zéphyr, 48 p. couleurs, 14 €

NÈGRES DE SALON

Les abus de certains collectionneurs et le systématisme des dédicaces pose la question de la rémunération des auteurs au cours des conventions de bandes dessinées. Jean-Luc Coudray, à travers son ouvrage *L'Industrie de la dédicace*, adresse cette interrogation qui embarrasse depuis longtemps déjà le monde du 9e art. Il en profite aussi pour faire l'état des lieux d'une production irraisonnée et d'un système devenu pervers.

DR



FRANQUIN ET ROBA - ANGOULÊME 1972

En permettant une large diffusion du livre, la production de masse l'a en même temps banalisé. La dédicace autorise un retour vers une préciosité perdue, mais elle opère cette alchimie à travers un acte qui est paradoxalement gratuit. Ce rituel, exécuté en direct, procure en outre une connivence avec l'auteur qui est de plus en plus illusoire, surtout depuis la multiplication des festivals et les abus des chasseurs de dédicaces.

PILLAGE

Les grands salons ont, en outre, tendance à devenir des librairies géantes sans véritables directions éditoriales. Le visiteur tente de rentabiliser le prix exorbitant de son droit d'entrée en récoltant le maximum de dédicaces. Des collectionneurs peu scrupuleux revendent désormais leurs dédicaces sur des sites d'enchères. On les voit, pendant les grands événements de la bande dessinée, courir dans les allées, bousculant les badauds pour accéder sans tarder aux files d'attentes, poser leur tabouret pliant et donner des consignes par téléphone à leurs complices. Car bien souvent, ces pillages se font en réunion ou en famille. Les lecteurs occasionnels, les béotiens et les amateurs sont souvent découragés et même écœurés par cette prédation.

PHÉNOMÈNES DE FOIRE

Pour les éditeurs présents, le coût du mètre linéaire est pratiquement impossible à amortir ; il l'est encore plus si les ouvrages mis à disposition ne sont pas représentés par les auteurs. Comme le souligne fort justement Jean-Luc Coudray, les salons mettent les dessinateurs en position de phénomènes de foire. Pour l'acheteur, il y a la dédicace et son spectacle. Un spectacle qui ne se limite pas à l'exécution d'un crobard, car les auteurs doivent bien souvent défendre aussi leur œuvre en direct face à leurs lecteurs, en l'expliquant en long, en large et en travers. Celui qui produit un album de BD ne se cantonne plus au rôle de créateur et se doit, en la circonstance, de se substituer au libraire, à l'éditeur et même au journaliste.

La question de la rétribution des auteurs est d'autant plus légitime que quelques manifestations ont déjà franchi le pas. Bien sûr, il est difficile d'imaginer que cette pratique puisse se généraliser à l'ensemble des manifestations et des dessinateurs. Bon nombre de festivals n'ont ni les moyens, ni la logistique pour proposer une rémunération supplémentaire. Il faut tenir compte qu'en France, contrairement aux États-Unis, les frais d'hébergement et de déplacement sont systématiquement pris en charge par l'organisation des événements. La solution pourrait donc venir du public, à condition bien sûr que les grands événements revoient leur tarif à la baisse.

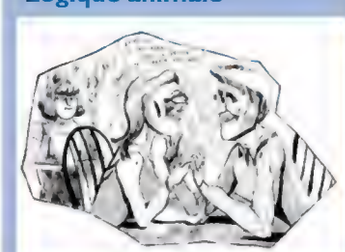
KAMIL PLEJWALTZSKY

L'INDUSTRIE DE LA DÉDICACE

de Jean-Luc Coudray, PLG, 48 pages, 7 €

zoom

Logique animale



© Oriane Lassus / ARBITRAIRE

« Quoi de plus normal qu'infliger la vie ? » Bonne question, lourde question, grave question que pose Oriane Lassus à travers cet album éponyme. Le constat de l'auteur bouscule. Tant mieux.

L'ouvrage d'Oriane Lassus aborde un sujet de fond, difficile parce que tabou. Ne pas projeter d'avoir un enfant reste, en effet, synonyme de suspicion, voire d'anormalité aux yeux de la société. Il l'est d'autant plus depuis que la procréation médicalement assistée est devenue un enjeu majeur pour une frange de la population.

Les hommes et les femmes qui s'interdisent de donner la vie (et donc, la mort) subissent une pression importante de la part de leur entourage. Pour Oriane Lassus, refuser la terre promise de la maternité renvoie autant à des questions existentielles qu'à des préoccupations un peu plus idéologiques. Il y a le refus de se soumettre à une norme autant qu'à une logique consumériste. Mais, paradoxalement, l'angoisse de donner la vie est aussi le corollaire de la destruction de la famille et du couple. La société de consommation veut en effet que l'individu soit isolé et déstructuré car la solitude garantit la dépendance à la jouissance. L'ultralibéralisme a hélas trouvé dans cette entreprise plusieurs alliés de choix parmi certains penseurs de l'après-guerre. L'absence de limites – ou de contraintes – étant leur doctrine commune.

Autant dire que la loi du marché a pensé à tous les cas de figure.

Quoi de plus normal qu'infliger la vie ? liste avec beaucoup de pertinence et d'efficacité la difficulté d'assumer le choix de ne pas devenir parent. Pour une femme dont le corps est programmé pour enfanter, les conséquences sont d'autant plus nombreuses. Oriane Lassus parvient la plupart du temps à élargir la question et à appuyer là où cela fait mal. Car oui, en effet, la volonté de procréer peut devenir l'alibi parfait pour combler un vide existentiel. Ne pas avoir d'enfants, c'est aussi une décision que l'on peut prendre par altruisme, en ayant pleinement conscience des responsabilités que cela implique. C'est parfois le renoncement à des considérations narcissiques.

L'album est audacieux par son sujet, sa composition et ses dessins très percutants. La violence des cadrages et de la représentation accompagne en effet magnifiquement le propos. Le bémol, car il y en a un, c'est que l'auteur reste parfois engoncé dans des certitudes politiques d'une naïveté confondante. Il n'en demeure pas moins vrai que la démarche est courageuse et qu'elle interpelle. C'est tout ce qui compte.

***Quoi de plus normal qu'infliger la vie ?*, d'Oriane Lassus, Éditions Arbitraire, 60 p. n&b, 16 €**

KAMIL PLEJWALTZSKY

LA PREUVE PAR NEUF

Le projet date de 2012. Marc Omeyer, scénariste formé à l'écriture cinématographique dont c'est la première incursion dans la BD, et Olivier Berlion *(Le Juge, Tony Corso)* sont aux commandes. *L'Art du crime* raconte neuf intrigues, chacune étant en rapport avec un des arts majeurs. Des histoires indépendantes hors normes, noires, mais qui pourraient bien avoir un lien... Berlion et Omeyer, avec les deux premiers albums, tirent en finesse les ficelles d'une dramaturgie surprenante et séduisante.

Ils se sont rencontrés par hasard dans un festival en 2012 et ont sympathisé. Marc Omeyer a raconté à Olivier Berlion une drôle d'histoire qui l'a emballé sur des planches de BD disparues et, dans la foulée, une seconde sur un peintre dont le génie ne pouvait s'exprimer que s'il tuait. « *J'ai eu une évidence* », déclare Olivier Berlion. « *Il fallait explorer les autres arts de cette façon, en aborder toutes les facettes, parler d'un producteur comme d'un auteur, d'un critique ou d'un fan, en faire un ensemble cohérent* ». *L'Art du crime* venait de naître. « *On a trouvé le titre rapidement* », ajoute Berlion. Marc Omeyer écrit des scénarios depuis toujours, une passion très liée au cinéma. « *Avec Olivier, on a vraiment monté un projet d'auteurs. Le cœur de nos histoires c'est l'écriture, qu'il fallait travailler avec patience. On a écrit les pitchs en quelques mois. Neuf crimes, neuf histoires, neuf arts, neuf albums. Olivier avait parfaitement senti la ligne éditoriale* ». Omeyer et Berlion ne se sont rien interdit, se baladant à travers toutes les époques, de la Grèce antique pour la sculpture aux Pirates des Caraïbes pour l'architecture ou la Russie tsariste pour la poésie, s'appuyant parfois sur des faits historiques. « *On a beaucoup peaufiné la cohésion des récits* », se souvient Berlion, écrivant plusieurs versions si nécessaire. « *Il fallait que ce soit émotionnellement parfait. Que toutes les pièces trouvent leur place. J'avais pour ma part plus d'expérience pour la mise en page* ». Marc Omeyer parle lui de « *fluidité et un critère simple : une bonne idée s'impose à tous* ». Dernier obstacle : trouver un éditeur. Glénat a été emballé par *L'Art du crime*. L'aventure pouvait commencer.

© Berlion et Omeyer / GLÉNAT

L'IDÉE DE DÉPART EST PRIMORDIALE

Deux albums sortent en avril. Le premier, *Planches de sang*, est dessiné par Olivier Berlion. « *C'est l'éditeur qui me l'a demandé, alors que j'étais beaucoup plus axé sur la coscénarisation avec Marc. Je ferai aussi le dernier, ce qui correspond à une certaine logique que l'on découvrira* ». Le rythme de parution sera de deux albums tous les six mois. Le tome 1, Marc Omeyer le définit comme « *fondateur. Le second qui est dessiné par Éric Stalner donne le ton de la ligne éditoriale* ». Après Stalner, il y aura pour les autres albums Éric Liberge, Pedro Mauro, Karl T, Fabrice Druet, Marc Bourgne et Steven Lejeune. Un album par auteur. Dès le départ, Omeyer et Berlion voulaient que chaque album ait sa signature propre. « *Je découvrais une écriture très différente de celle du cinéma* », confie Omeyer. « *En BD, l'idée de départ est primordiale. Au cinéma, c'est à la fin et au milieu du récit qu'il faut un événement qui fait tout basculer. J'ai appris le découpage en BD et cela a été une révélation obligeant à revenir souvent sur l'écriture* ».

Chaque album pourra se lire indépendamment des autres, même si bien sûr on peut parler de fil rouge sous-jacent dès la fin du tome 1. *Les Planches de sang* raconte la traque aux USA, dans les années 70, des pages disparues et jamais publiées d'une BD mythique par un fan, *La Piste de Mesa Verde*. Rudi Fletchter ira jusqu'à tuer pour les retrouver, seul moyen pour lui d'être enfin libre. Façon de parler, on le verra. Omeyer et Berlion sont des scénaristes très astucieux, un des intérêts majeurs de *L'Art du Crime* qui, comme le dit Berlion, « *n'est pas un concept classique. Il y a du suspense, une ambiance polar mais c'est un ensemble* ». « *Pas un feuilleton* », comme le précise Omeyer. Christian Favrelle a donné aux couleurs de l'album une belle ambiance comics.

Avec Éric Stalner pour *Le Paradis de la terreur*, le tome 2, un peintre ne trouve l'inspiration et le talent que grâce au meurtre. Jusqu'où ira-t-il dans ce Paris du milieu du XIX[e] où il est devenu un génie de la peinture ? Art créateur et violence s'opposeront au long des neufs albums. Omeyer et Berlion se sont laissés porter par le projet. « *On a évacué nos tics respectifs pour trouver une écriture commune, accorder la musique avec les dessinateurs pour les laisser s'exprimer* ». La partition est réussie. Berlion sortira aussi en avril le tome 2 du *Juge*. Quant à Marc Omeyer, on devrait le retrouver très vite sur d'autres titres de BD.

JEAN-LAURENT TRUC

© Berlion et Omeyer / GLÉNAT

➪ **L'ART DU CRIME, T.1, PLANCHES DE SANG,** d'Olivier Berlion et Marc Omeyer, Glénat, 48 p. couleurs, 13,90 €

➪ **L'ART DU CRIME, T.2, LE PARADIS DE LA TERREUR,** d'Éric Stalner, Olivier Berlion et Marc Omeyer, Glénat, 48 p. couleurs, 13,90 €

© Moynot / CASTERMAN

LA MANIPULATION ÉTAIT PRESQUE PARFAITE

Emmanuel Moynot signe un polar politique comme il en a le secret : sans concession, vif, sombre et cruel.

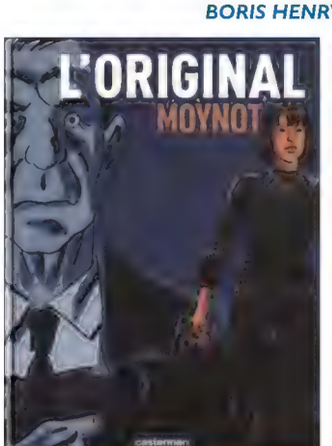
En ouverture de cet album, Emmanuel Moynot apporte des précisions tout à fait éclairantes quant au contexte historique et social dans lequel se déroule son histoire, mais également quant à la nature de celle-ci : il s'agit d'une fiction. Si cette dernière s'appuie sur des événements précis facilement reconnaissables (les meurtres perpétrés par Florence Rey et Audry Maupin le 4 octobre 1994), elle permet à Moynot de faire se rencontrer des personnages que tout oppose : un vieux tueur professionnel attaché aux idées d'extrême droite et une jeune femme d'extrême gauche prête à passer à l'action. Ils ont malgré tout un point commun : celui d'être des pions qui ne maîtrisent ni les tenants, ni les aboutissants de la partie d'échecs qu'ils jouent.

L'ABSENCE DE SUPERFLU

Du début à la fin, le récit est sec car, comme souvent, Moynot *dégraisse* l'action de tout superflu. Cela ne l'empêche cependant pas de garder quelques moments de flottement permettant de préciser le caractère des personnages ou de développer une atmosphère. Il a également la bonne idée de changer régulièrement de point de vue, se plaçant tour à tour du côté du vieux tueur ou de la jeune gauchiste, ce parfois au cours d'une même scène. Le dessin, également dynamique, rend compte d'une certaine urgence ; il s'habille le plus souvent de couleurs sombres, même si certaines scènes font la part belle aux couleurs qui, à l'image des taches de sang rencontrées ici et là, sont éclatantes.

Ce polar politique nerveux n'est pas sans rappeler les magnifiques films noirs de Jean-Pierre Melville dont les gangsters, encore vivants, semblent déjà ailleurs, portant sur leur visage et dans leur chair leur mort imminente.

BORIS HENRY



L'ORIGINAL

d'Emmanuel Moynot,
Casterman,
80 p. couleurs, 18 €

Où trouver Zoo ?

ZOO

CULTURE
- Magasins Fnac
- Espaces culturels Leclerc
- Plus de 600 librairies en Île-de-france, Province et en Belgique, dont les réseaux Album, BD Fugue Café, Slumberland, BD World, Paradiffusion...
- Les cinémas MK2
- Les cinémas CGR
- Les bibliothèques de la région parisienne
- Certaines médiathèques et bibliothèques de province

BUSINESS
- Salons Grands Voyageurs des gares SNCF parisiennes
- Salon ADP Orly (Icare)

LOISIRS ET TENDANCE
- Plus de 100 écoles supérieures et universités
- Plus de 350 cafés et restaurants littéraires et branchés à Paris
- 23 Club Med Gym et Club Med Gym Waou
- Galeries dans et autour de Paris
- Certains cinémas et salles de concert
- Certaines boutiques de mode
- Principaux festivals de BD

SUR INTERNET ET TERMINAUX MOBILES
- www.zoolemag.com (avec des bonus)
- Sequencity
- Orange Read and Go
- Izneo
- www.facebook.com/zoolemag
- http://twitter.com/zoolemag

VOUS SOUHAITEZ DIFFUSER ZOO ?

OJD PRESSE GRATUITE D'INFORMATION Mise en Distribution Certifiée 2012

contactez-nous pour en parler

diffusion@zoolemag.com

Pouët, de François Hadji-Lazaro et Delphine Durand

Lorsque l'on cite Pigalle, le groupe de musique, c'est immédiatement la tête de François qui nous vient. Le patibulaire (mais presque) chanteur du groupe de rock alternatif français est évidemment le plus gentil des chanteurs et s'attèle depuis quelques années à chanter pour les plus jeunes. Voici son dernier album, dont les 14 chansons (dont 11 inédites) nous replongent dans l'enfance. Trois sont des reprises de Pigalle (pour la musique, mais pas les paroles) et l'album ravira petits et grands ! Le chanteur commence une tournée avec ce spectacle, à faire découvrir à nos petits mélomanes dès 4 ans.

Livre-CD Milan, 19,90 €

HÉLÈNE BENEY

Le Jardin, de Fiona Watt et Bagott Stella

S'il est bien un sens que les enfants doivent développer pour aimer lire, c'est le toucher. Le plaisir de caresser les pages est d'ailleurs le premier à s'exprimer lorsqu'ils sont bébés (avec celui de les manger !). Et grâce aux ouvrages Usborne, bien conçus et d'excellent rapport qualité prix, et à cette collection en particulier, les tout petits (dès 6 mois !) auront la possibilité de manipuler ces livres. Tactiles, ultra colorés et solides, nos bébés lecteurs attraperont en toute simplicité le virus du goût de la lecture. Ils partent ici dans le jardin, suivant la coquille de l'escargot ou le vol d'un papillon…

Usborne, 10 p. couleurs, 8,95 €

HB

Cléo la petite pharaonne, T.2, L'Atout d'une grande, de Beney, Cazenove et Di Martino

Dans la série des albums ludiques et éducatifs, voici le retour de Cléo, alias Cléopâtre, la dernière reine d'Egypte ! Bien que l'on ne sache que peu de choses sur elle et son enfance, il n'y avait pas de raison pour ne pas raconter ce que devait être son quotidien de future reine lorsqu'elle avait une dizaine d'années… Toujours traités sous forme de gags, les faits sont historiques et vérifiés par Virginie Joliton, égyptologue (qui signe une nouvelle fois le cahier pédagogique de fin d'ouvrage). Bref, de quoi apprendre en s'amusant et découvrir que Rome et Alexandrie se ressemblaient à l'époque comme des sœurs…

Bamboo, 48 p. couleurs, 10,60 €

SERGE RANCIR

Règlement de conte

© Régis Lejonc, Riff Reb's et Pascal Mériaux / LA GOUTTIÈRE

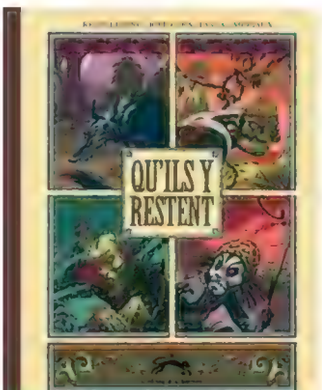
***Pour en finir avec les méchants des contes pour enfants*, c'est un peu comme ça qu'il faut comprendre *Qu'ils y restent*, de Régis Lejonc, Pascal Mériaux et Riff Reb's, servi par un dessin splendide.**

On a tendance à l'oublier tant certaines productions Walt Disney ont édulcoré leur propos, mais les contes pour enfants, qu'ils soient de Charles Perrault, des frères Grimm ou d'Andersen, proposent un récit souvent aussi édifiant que terrifiant. Le loup qui dévore la Mère-grand du petit chaperon rouge, l'ogre qui assassine ses propres filles, Barbe bleue qui en fait de même avec ses épouses, Hansel et Gretel (comme le petit Poucet et ses frères) qui sont abandonnés dans la forêt par leurs parents, sont quelques exemples d'une cruauté affirmée. Les lieux qui accueillent ces personnages, et les atmosphères qui s'en dégagent, créent également un certain malaise, une crainte sourde. Les forêts impénétrables, les châteaux inquiétants, les habitations isolées, sont autant de visions gravées dans les jeunes esprits, susceptibles de rendre les sommeils difficiles quand des ombres menaçantes apparaissent dans la chambre la nuit venue. Régis Lejonc et Pascal Mériaux se sont-ils inspirés de leurs souvenirs d'enfance ? De suées nocturnes causées par ces lectures supposées anodines ? L'histoire ne le dit pas.

RIFF REB'S EN MAJESTÉ

Mais l'angoisse du cauchemar est bien au cœur d'un récit qui met en scène quatre figures connues, replacées dans un contexte géographique cohérent : le loup, hôte des steppes russes ; l'ogre, à cheval sur le Guatemala, le Pérou et l'île de Pâques ; le vampire, dans sa Transylvanie natale ; et le sorcier, sous l'aspect d'un shaman africain. Quatre créatures assoiffées de sang mais en manque de victimes, qui doivent toutes prendre le large pour espérer trouver de nouvelles proies. Que va-t-il alors se passer ? Vous le saurez en lisant l'album. Mais ce qui peut être révélé, c'est l'expérience ressentie en tournant les pages et en admirant les dessins de Riff Reb's. Si certains se réclament de Gustave Doré (1832-1883) pour illustrer des contes, lui va chercher l'inspiration chez le Russe Ivan Bilibine (1876-1942), au dessin tout aussi sublime, ligne claire avant l'heure, à l'opposé de l'expressionnisme tout en noir et blanc de son aîné l'illustrateur français. Le résultat est remarquable, magnifiquement mis en couleurs, avec une palette très originale et élégante de mauves et d'orangés. Et l'on se prend à imaginer l'une de ces planches, accrochée en grand format sur un mur de son salon. Présenté comme une bande dessinée jeunesse, *Qu'ils y restent* mérite certainement d'être lu avec un adulte capable de décrypter l'histoire et de pointer du doigt les finesses du récitatif et de la mise en scène.

THIERRY LEMAIRE

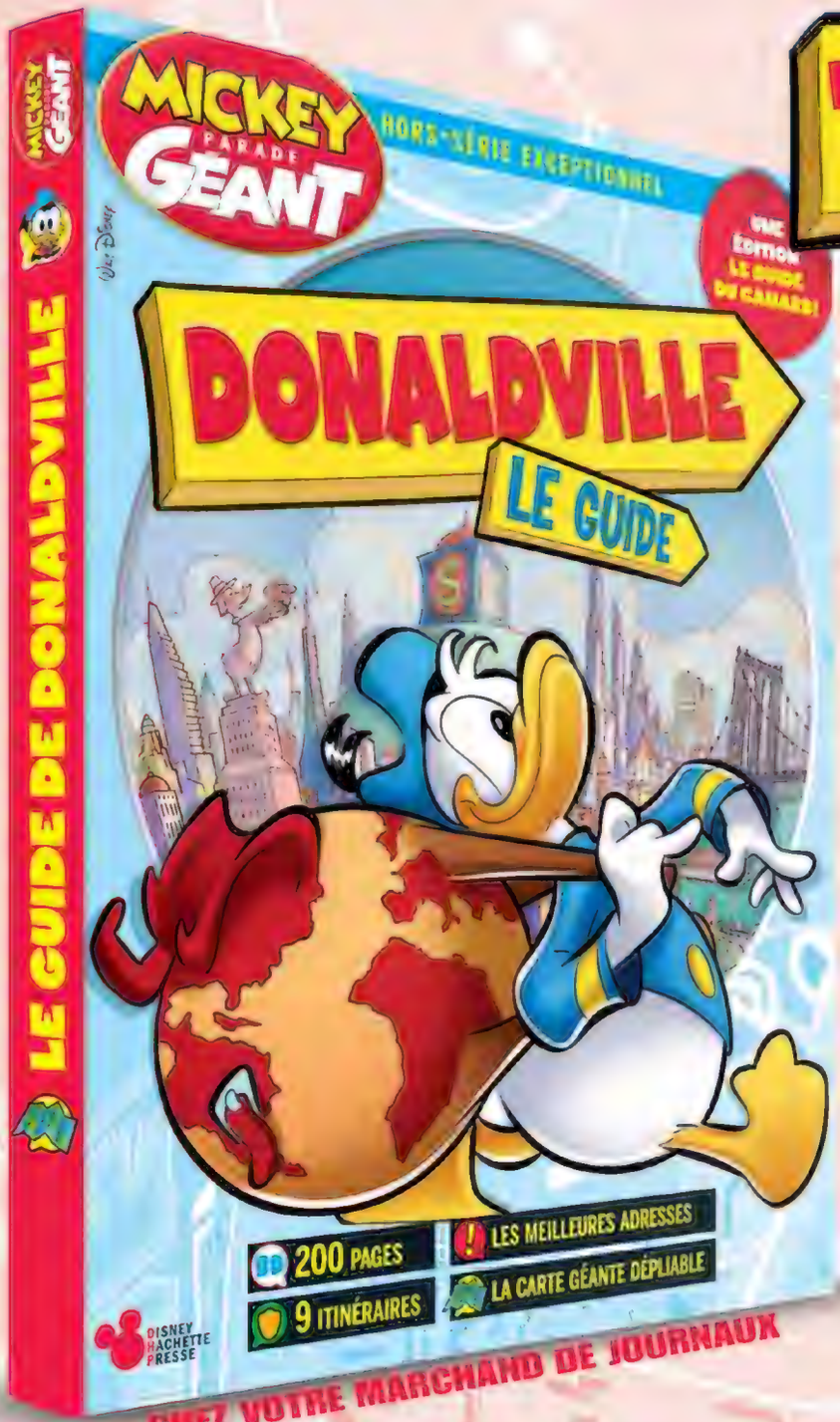


QU'ILS Y RESTENT

de Régis Lejonc, Riff Reb's et Pascal Mériaux, La Gouttière, 48 p. couleurs, 16 €

EXCLUSIF !

DONALDVILLE, LA NOUVELLE DESTINATION DES FANS DE BD !



LES MEILLEURES ADRESSES

LA CARTE GÉANTE DÉPLIABLE

200 PAGES DE BD

VOYAGEZ EN BD !

DISNEY HACHETTE PRESSE

Grande Bouche, d'Antonin Louchard

Qui ne connaît pas l'histoire de la petite grenouille à graaaaande bouche, curieuse et insupportable, qui va enquiquiner tous les animaux de la jungle pour connaître ce qu'ils mangent ? À coup de *« qu'est-ce que tu manges touâaaa ? »*, la petite grenouille finira par trouver un animal qui mange… des grenouilles à grande bouche ! Humour et rire, nos petits vont pouvoir découvrir cette histoire sous l'adaptation libre mais complète de Louchard. Alors, des grenouilles curieuses, y'en a-t-il beaucoup par ici ?

Seuil Jeunesse, 40 p. couleurs, 8,90 €

HÉLÈNE BENEY

Émile range ses livres, Intégrale T.1, de Vincent Cuvellier et Ronan Badel

Pour ceux qui ne connaissent pas Émile, voici un enfant parfait. Têtu, râleur, imaginatif, insupportable, bref, un petit garçon comme les autres ! Ces aventures, toutes loufoques, tendres et drôles, font partie des incontournables des petits lecteurs de 3 à 7 ans. Comme un très bon cours de rattrapage, Gallimard propose ici de retrouver les dix premières histoires d'Émile *(Veut une chauve-souris, est invisible, veut un plâtre, fait la fête…)*. L'ironie et le décalage sont reine et roi dans le monde d'Émile, valeurs que l'on se doit d'apprendre à nos enfants. Ce recueil nous le permet.

Gallimard Jeunesse, coll. Giboulées, 256 p. couleurs, 20 €

HB

La Journée de Noé, de Catherine Dolto et Colline Faure-Poirée

La collection s'enrichit de ce nouveau livre sonore retraçant la journée d'un petit d'environ 3 ans. Du lever au coucher, de la crèche au bain, le petit Noé vit, avec sa sœur et ses parents, de petites routines propres à tous les enfants de son âge. Doté d'un texte explicatif sur chaque page, le livre contient aussi un texte sonore (agrémenté des bruits de la vie) à déclencher par pression d'une puce, permettant d'être « lu » seul par l'enfant. Bref, un bon album, rassurant car fonctionnant tel un miroir pour les mini-lecteurs. Bonne journée !

Gallimard Jeunesse, coll. Giboulées, 14 p. couleurs, 14,90 €

HB

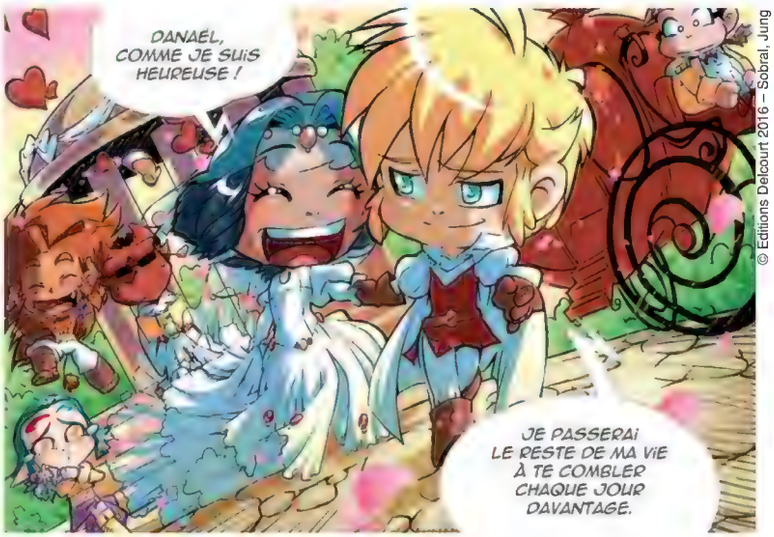
LA PARODIE DU BONHEUR

Après *Les Légendaires* et son *spin-off Les Légendaires Origines*, la bande dessinée jeunesse qui cartonne auprès des *« légenfans »*[1] s'offre une nouvelle série ! Et cette fois-ci, un seul objectif : nous faire rire…

La série « manfra »[2] *Les Légendaires* est née en 2004 et n'en finit pas de faire des émules ! Son succès considérable auprès des enfants est en grande partie dû au bouche à oreille de cours d'école, laissant à la traîne les parents (et les libraires) incrédules… 4 millions d'albums vendus plus tard, tout le monde s'est réveillé !

À la base, la série *fantasy* au look manga retrace les aventures d'un groupe de cinq chevaliers qui, en combattant un sorcier noir, ont libéré le pouvoir d'une pierre magique.

Résultat ? Tous les habitants de la planète Alysia sont sauvés, mais tous sont retombés en enfance (du moins juste en apparence). Le nouveau but des Légendaires est donc de trouver un moyen d'annuler le sort de la pierre Jovénia. Et hop, en route pour de fabuleuses aventures (18 tomes bouclés par cycles de deux) !



© Editions Delcourt 2016 – Sobral, Jung

FAN SERVICE

Mixant les codes des jeux de rôles et des cartes à jouer (*Pokémon*, etc.), *Les Légendaires* le sont réellement devenus. Forcément, l'idée des *spin-off* s'imposait, et après *Origines*, s'attelant à raconter l'histoire des héros avant leur transformation en personnes de petite taille *kawaï*, voici *Parodia*, série satirique de gags en une planche mettant en scène les personnages et leur créateur, Maître Pamplemousse.

Inutile de dire qu'il faut tout de même être un « *légenfan* » pour comprendre les références et les blagues de l'album, puisqu'il s'adresse totalement à eux ! On y retrouve Danaël (eh oui, même mort, il est là !), Jadina, Gryf… et aussi d'autres références à la pop culture *(Star Wars, Game of Thrones…)*. Intégrant la *dream team* des *Légendaires* comme co-scénariste et dessinatrice, Jessica Jung s'en tire parfaitement dans la gestion de l'Univers et en profite pour se mettre en scène ainsi que Natou (dessinatrice des *Origines*) ou Maître Pamplemousse (Sobral en démiurge diabolique). Les *légenfans* vont se régaler de ces clins d'œil d'initiés, car quoi de mieux qu'un album de gags qui ne s'adressent qu'à vous ? Une belle manière, joyeuse et rigolarde, de remercier les fans qui ont fait le succès de la série.

HÉLÈNE BENEY

© Éditions Delcourt 2016 – Sobral, Jung

[1] Fans des *Légendaires*.
[2] Néologisme désignant un titre mélangeant les styles franco-belge et manga.

ENCORE UNE VICTOIRE DE CANARD

Glénat édite un beau catalogue de l'exposition « L'Art du canard », actuellement visible au Couvent Sainte-Cécile. Ou quand l'univers des Duck de Disney croise l'histoire de l'Art.

© interDuck / DISNEY / GLÉNAT

Après avoir participé aux festivités du dernier Festival d'Angoulême, et pris ses quartiers au Couvent Saint-Cécile à Grenoble du 14 avril au 30 juillet, la centaine d'œuvres regroupées dans l'exposition *L'Art du canard* bénéficie désormais d'un luxueux catalogue dans lequel se plongeront avec délectation les amateurs de pastiches. L'idée : revisiter des chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art – tableaux, sculptures, photographies ou affiches – en remplaçant les êtres humains par… des canards.

DÉTOURNEMENTS

Initié dans les années 1980 par le collectif allemand interDuck, avec à sa tête un enseignant de l'École supérieure des Beaux-Arts de Brunswick et collectionneur de produits dérivés Disney, le concept fait mouche tant il titille l'imagination et convoque la culture générale commune en détournant des classiques du patrimoine mondial, de la Louve capitoline à la Joconde, en passant par les toiles de Jérôme Bosch et Johannes Vermeer, jusqu'au récent pop art.

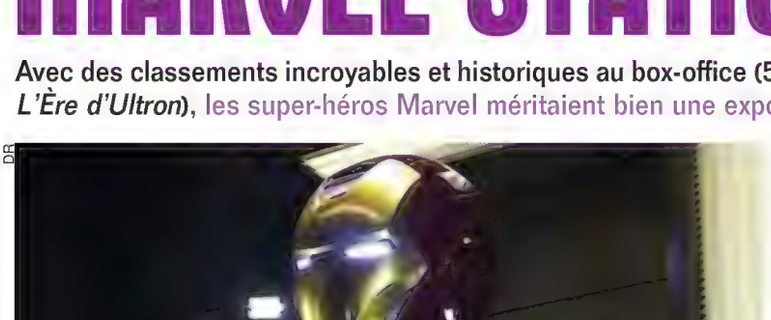
Malicieusement présenté comme un legs à l'humanité de la part des palmipèdes, ce mix décapant et volontiers iconoclaste de culture classique et populaire est regroupé dans un copieux ouvrage à faire pâlir le regretté Pierre Boulle, auteur de *La Planète des singes*.

GERSENDE BOLLUT

⇨ L'ART DU CANARD
collectif interDuck,
Glénat, 512 p. couleurs, 45 €

PROCHAIN ARRÊT : MARVEL STATION

Avec des classements incroyables et historiques au box-office (5e place pour *Avengers* et 7e pour *L'Ère d'Ultron*), les super-héros Marvel méritaient bien une expo. Et quelle expo !

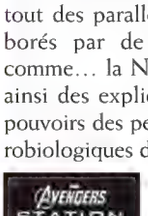


DR

Voilà de quoi ravir les fans ou les familles en quête d'inédit ! Après New York et Séoul, l'expo « Marvel Avengers S.T.A.T.I.O.N » débarque à Paris. Interactive (via une application Smartphone ou un iPod fourni le temps de la visite) et multi-jeux, l'exposition vous propose de passer des épreuves afin de savoir si vous pourrez faire partie du S.H.I.E.L.D.

LA SCIENCE S'EN MÊLE

En plus du caractère purement ludique de la visite, en immersion totale, vous découvrirez des costumes et autres *props* de l'Univers Marvel, des vidéos et surtout des parallèles scientifiques, élaborés par de grandes institutions comme… la NASA ! Elles proposent ainsi des explications plausibles aux pouvoirs des personnages (effets neurobiologiques de Bruce Banner lors de sa transformation en Hulk, carte du ciel pour repérer d'où vient Thor, faisabilité des armures de Stark…). Marvel S.T.A.T.I.O.N. ? *The place to be!*



HÉLÈNE BENEY

⇨ MARVEL AVENGERS: S.T.A.T.I.O.N. : exposition du 15 avril au 25 septembre 2016, Esplanade de la Défense

Pinball Wizard

Une bille, un plan incliné comportant des obstacles et la gravité qui fait le reste. Le principe du flipper, hérité de celui du jeu de bagatelle apprend-on dans ce livre, est à la fois basique et ludique. Même si on ne trouve plus guère de ces machines dans les bistrots, le flipper a marqué une époque, allant même jusqu'à s'insinuer dans le langage courant (« flipper », « tilter »…). Évolution du flipper à travers les décennies, illustrateurs mythiques de plateaux et glaces de fronton, chansons liées au flipper, collectionneurs et fabricants d'aujourd'hui, tout y passe dans ce chouette ouvrage à l'iconographie attractive.

***Nos années flipper*, de Nadine Champenois et Laurent Locurcio, Éditions Akapella, 128 p. couleurs, 25 €**

OLIVIER PISELLA

Et si les super-héros…

La Bibliothèque Départementale des Bouches-du-Rhône propose une exposition dédiée aux super-héros avec un parti pris singulier : mettre en avant le travail de photographes contemporains (Sacha Goldberger, les frères Marvellini, Agan Harahap, Benjamin Béchet, Dulce Pinzón et Pierre-Elie de Pibrac) qui revisitent le thème des super-héros, mettant ceux-ci en scène dans des situations prosaïques, les plongeant dans la Deuxième Guerre mondiale ou imaginant leurs ancêtres. L'exposition contient aussi des planches de BD et des dessins, notamment des hommages de Lewis Trondheim, David Prudhomme, Manuele Fior, Franck Biancarelli, Marion Mousse…

Exposition jusqu'au 4 juin 2016, Bibliothèque Départementale des Bouches-du-Rhône, 20 rue Mirès 13003 Marseille. Tél. : 04 13 31 82 00

BORIS HENRY

Le 9e art ausculté

Outre ses spécificités artistiques, la bande dessinée possède un certain nombre de caractères singuliers à l'intérieur du vaste secteur du livre. Benoît Berthou s'attache à faire le tour des pratiques éditoriales du 9e art, en présentant les façons de créer, de traduire, de produire, de vendre, en cernant les contours des publics, des auteurs et des éditeurs, en abordant les thèmes de la sérialité, des formats, des genres, et en creusant la problématique du numérique et des droits dérivés. Un tour d'horizon qui débroussaille et met en perspective certaines données. Un outil à réflexions et analyses futures.

***Éditer la bande dessinée*, de Benoît Berthou, Éditions du Cercle de la Librairie, 126 pages, 26 €**

THIERRY LEMAIRE

Le club des cinq se désintègre

On nous cache tout, on nous dit rien, mais faisons confiance à certains des *Orphelins* de Roberto Recchioni et Emiliano Mammucari pour faire éclater la vérité. Et espérons que tout cela reste de la science-fiction.

S'il y a bien une leçon à tirer de la série *Orphelins*, c'est qu'il faut toujours se méfier. Prenez les extraterrestres par exemple. Tout le monde a envie d'en découvrir l'existence, de prendre langue avec eux, d'apprendre monts et merveilles à leur contact. Mais, mais, et si nos potentiels amis lointains n'étaient pas si amicaux que ça ? Et si, par exemple, ils envoyaient un rayon d'énergie surpuissant à travers l'espace pour détruire une partie de la surface terrestre et laisser le reste de la planète ravagé ? Eh bien nous n'aurions plus que nos yeux pour pleurer. Le chaos qui en découlerait mettrait à mal les civilisations en place à cette époque-là (pas si lointaine si l'on en croit Roberto Recchioni). Une seule solution pour les gouvernants afin d'éviter l'anarchie totale : mettre en place un État policier capable de maintenir un semblant d'ordre au milieu des ruines des villes et de l'ancienne société. Pour le bien de la population évidemment, toujours considérée comme une entité ayant besoin d'un tuteur. Voilà donc le postulat de la série *Orphelins*. Avec comme conséquence immédiate la constitution de forces de résistance imposant aux gouvernements de réagir en améliorant la qualité de leurs forces. En lançant par exemple un programme d'optimisation de l'espèce, comprendre un camp d'entraînement où des enfants, tous orphelins, seraient dressés à être des bêtes de guerre, des tueurs implacables, des armes humaines obéissant respectueusement aux ordres. Et à ce petit jeu, souvent sans pitié, un petit groupe réussit à se détacher : Jonas, Juno, Ringo, Samantha et Raul. De loin les meilleurs éléments de tout le camp, prêts à être l'élite des troupes envoyées à l'autre bout de la galaxie pour botter les fesses des *Aliens*.

© Recchioni et Mammucari / DELCOURT

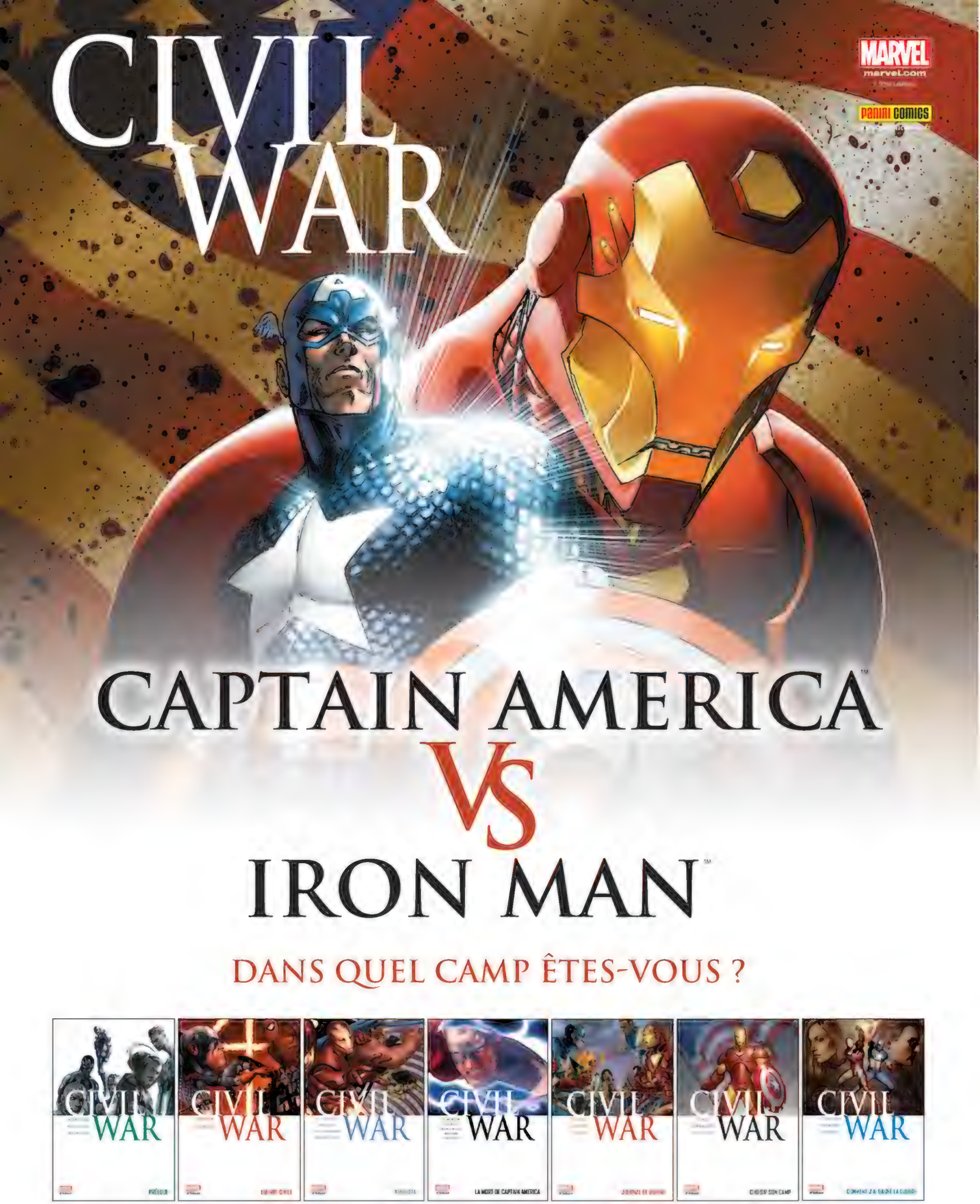
RÉVÉLATION

Mais s'il y a bien une autre leçon à tirer de la série *Orphelins*, c'est qu'il faut toujours se méfier. Prenez les gouvernements par exemple. Il n'y a pas de raisons de croire qu'ils veulent autre chose que le bien de la population. Et pourtant. Après avoir consciencieusement suivi les ordres, notre quintette d'orphelins surpuissants, devenus de jeunes adultes et déjà des vétérans du combat, va tomber de haut en découvrant la sidérante vérité au sujet des destructions que la Terre a connues. Un véritable cas de conscience va alors se poser pour les cinq coéquipiers, dont les facettes psychologiques vont réorganiser une hiérarchie pourtant bien huilée. Jonas, le chef respecté de la petite troupe, légaliste, diplomate et épris de justice, devient borné en refusant de désobéir aux ordres. Ringo, flingueur, individualiste et insouciant, est prêt à tout perdre pour faire exploser la vérité. Et ainsi de suite pour chaque personnage, scindant les cinq orphelins en deux camps, les pros et les antis « révélation », dont l'unique échappatoire est un combat à mort. Une situation tragique qui est le fil rouge du tome 5 d'*Orphelins*. Mais le terrible conflit entre les anciens amis n'est qu'une des nombreuses lignes narratives de la série. Les flash-back pour décrire la formation des enfants, la création du groupe des héros et l'état de la société après la catastrophe, s'intercalent magistralement pour donner au compte-goutte les informations nécessaires à la compréhension de l'histoire. Tout en ménageant le suspense sur les tenants et aboutissants de l'intrigue. Un travail d'orfèvre, servi par un découpage d'une très grande lisibilité malgré des scènes de combat échevelées. La conclusion de l'aventure dans le tome 6, très attendue, dira si, comme on le pressent, *Orphelins* est à ranger du côté des classiques de la BD SF.

THIERRY LEMAIRE

© Recchioni et Mammucari / DELCOURT

de Roberto Recchioni et Emiliano Mammucari, Glénat Comics, 192 p. couleurs, 14,95 €


CIVIL WAR
MARVEL
marvel.com
panini COMICS
CAPTAIN AMERICA™
VS
IRON MAN™
DANS QUEL CAMP ÊTES-VOUS ?
CIVIL WAR
PRÉLUDE
CIVIL WAR
CIVIL WAR
CIVIL WAR
LA MORT DE CAPTAIN AMERICA
CIVIL WAR
CIVIL WAR
CHOISIR SON CAMP
CIVIL WAR
DISPONIBLES AU RAYON COMICS

Avengers, L'Intégrale 1974, collectif

Autour du scénariste Steve Englehart, les dessinateurs Don Heck, Bob Brown et les frères Buscema continuent de donner vie à l'épopée des Avengers. Toujours aussi punchy, la série entraîne nos héros sur Terre comme dans l'espace pour affronter des super-vilains aussi redoutables que Kang ou Thanos. Faisant feu de tout bois, Englehart provoque aussi un méli-mélo entre Avengers, Fantastic Four et Inhumains, et sème le trouble avec les origines de Mantis. Bref, du spectacle, du spectacle, du spectacle, avec en plus des épisodes attenants à la série régulière et des inédits.

Panini Comics, 336 p. coul., 29,95 €

CECIL McKINLEY

Big Man Plans, de Wiesch et Powell

La vengeance d'un nain serait-elle exponentiellement plus terrible que celle d'un homme de taille commune, au vu des humiliations et violences vécues pour chaque centimètre qui les sépare ? Il semblerait que oui, tant le châtiment voulu par le protagoniste de ce thriller semble être inexorable, dans l'obsession d'un crime qu'il se doit de venger. Un parcours brutal qui nous entraîne dans la folie des hommes, servi par un Eric Powell qui alterne avec bonheur différentes techniques graphiques selon les séquences du récit, tantôt sensible tantôt outrancier – tel qu'on le connaît.

Delcourt, 112 p. couleurs, 15,50 €

CMcK

Daredevil, L'Intégrale 1967, de Stan Lee et Gene Colan

Ces épisodes historiques n'avaient jamais été repris depuis leur première parution dans les pages du mensuel *Strange*, il y a plus de 40 ans. Daredevil affronte des adversaires parfois pittoresques (Mr Hyde, Cobra, l'Homme aux Échasses, sans oublier l'Homme-Grenouille !). Encré par Giacoia puis Tartaglione, le trait de Colan est remarquable de fluidité. Cerise sur le gâteau, le jovial et extraverti Mike Murdock, frère jumeau imaginaire de Matt, vient troubler la quiétude de l'idylle naissante entre Foggy et Karen. Un mélange réussi de vaudeville et d'action, enfin disponible en français dans les bonnes librairies.

Panini Comics, 312 p. coul., 29,95 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

DÉESSE, AMAZONE OU HUMAINE ?

Urban comics profite de l'arrivée sur grand écran du personnage de Wonder Woman aux côtés de ses camarades masculins pour nous offrir une nouvelle anthologie consacrée à la plus célèbre des héroïnes de comic-book.

TM and © DC Comics

Situation compliquée pour Wonder Woman en France. Alors que le pays a connu lui aussi l'engouement pour la série télévisée dans laquelle l'actrice Linda Carter incarnait le personnage, *Wonder Woman* reste une série très peu publiée en France malgré le statut de son héroïne. Rappelons, comme le fait Urban Comics dans ce livre, qu'elle fait partie des héros de l'âge d'or, qu'elle est donc une des premières de son genre, à niveau égal du chevalier noir ou du boy-scout en bleu. Pourtant, tous les éditeurs se sont montrés très prudents avec elle, et cette anthologie en est la preuve puisqu'elle est sans doute une de celles qui contient le plus de matériel inédit.

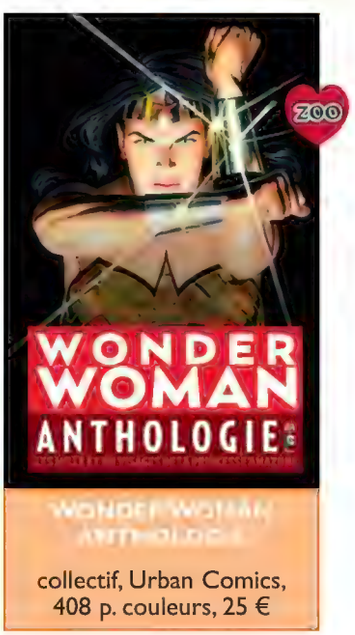
Mais donc, lecteurs, vous êtes devant tout un univers à découvrir. N'est-ce pas là formidable ? Et en l'occurrence, on apprend vraiment plein de choses sur le personnage. Par exemple, que la technologie était en fait extrêmement présente dans le monde des Amazones jusque dans les années 80. L'avion invisible de Wonder Woman, s'il nous apparaît un peu décalé aujourd'hui, était en fait tout à fait cohérent avec ce monde qui était manifestement plus avancé, puisque Wonder Woman invente même une machine à ressusciter les gens. L'image d'aujourd'hui, tournée vers la mythologie grecque, est en fait une invention de la deuxième moitié de vie du personnage, postérieure donc à la remise à zéro *Crisis on Infinite Earths*. Et on découvre que c'est l'artiste Georges Pérez qui en est le responsable, même si ensuite Phil Jimenez ou Brian Azzarello sauront reprendre et remettre au goût du jour cette dimension « historique » des Amazones.

UN PERSONNAGE QUI FAIT RÉFÉRENCE

On découvre aussi que Wonder Woman n'a pas été le symbole du féminisme, mais bien des différentes incarnations de ce courant de pensée qui lutte pour l'égalité homme-femme. Il y a eu des féminismes différents, et les auteurs, depuis le créateur William Moulton Marston, ont influencé leur propre époque dans le comportement de Wonder Woman. C'était l'indépendance sentimentale vis-à-vis de l'homme, dans les années 40, l'indépendance financière dans les années 60. Mais ce fut aussi le recours à une violence brutale dans les années 90. Aujourd'hui, il y aurait une dimension plus narquoise, plus second degré, mais surtout, cette dimension est moins exploitée. Il faut dire aussi que le personnage est devenu une déesse, bien moins en proximité avec celles qu'elle représente. Elle demeure un modèle, mais plus par la perfection de ses actes. Elles est devenu un idéal, et plus simplement la fille de la porte à côté.

On ne peut donc que souhaiter que cette anthologie fonctionne. Parce que l'on prend plaisir à découvrir certaines périodes, certains travaux d'artistes que nous n'avons pas lus en France. Phil Jimenez, Georges Pérez, il y aurait largement de quoi faire de belles collections « tel auteur présente Wonder Woman » pour Urban Comics. Mais c'est au lecteur de montrer à l'éditeur son envie de s'engager autour d'un si beau personnage.

YANECK CHAREYRE



collectif, Urban Comics, 408 p. couleurs, 25 €

© DR / DÉLIRIUM

LA LOI DU CHAOS

Les éditions Délirium se lancent dans l'édition des aventures de Judge Dredd. Le premier volume, qui constitue un préquel à la série des années 70, raconte la genèse du personnage et de l'ordre auquel il appartient. Par la suite, l'éditeur proposera à la fois des volumes comprenant des récits inédits et d'autres qui réuniront les épisodes de la série d'origine.

ORDRE

Judge Dredd voit le jour en 1976 dans les pages du magazine britannique de BD *2000 AD*. La série se distingue d'emblée par un ton à contre-courant. Aujourd'hui encore, *Judge Dredd* demeure en décalage et même en opposition avec l'idéal libertaire de la majorité des œuvres issues du mouvement cyberpunk. Même si le personnage imaginé par John Wagner incarne une caricature de justice, il n'en demeure pas moins la conséquence d'une société minée par la corruption. De l'impuissance de l'État à asseoir son pouvoir naît une autocratie dont le seul recours est une tyrannie ; celle d'une justice assénée par des individus violents, assoiffés de pureté et dépourvus du moindre discernement. Le monde d'avant Dredd est en proie à l'anarchie. Le politique est coupé du monde civique ; il ne se soucie guère de la cohésion sociale et ne propose pas d'alternative au dictat économique. Son absence de courage et d'intégrité conduisent logiquement à l'élection d'un fou qui voit à travers le déclenchement d'un conflit mondial la possibilité de régénérer une société malade.

CHAOS

Dredd et ses semblables parviennent à endiguer partiellement les plans du despote ; trop tard cependant, pour empêcher les ravages du feu nucléaire. La majeure partie des épisodes de la série se situe après cet holocauste dans le labyrinthe urbain et décadent de Mega-City One, l'une des dernières villes encore debout. Quelques incursions se déroulent dans les contrées attenantes où se sont réfugiés mutants, criminels et parias. Les scénarios de John Wagner ne mettent pas le juge Dredd sur un piédestal. Le personnage n'est ni un héros, ni un antihéros. C'est une sorte de moindre mal pathétique, un peu ridicule, qui porte en lui la corruption du créateur de l'ordre des juges, car Dredd est en effet son clone.

ÉQUILIBRE

L'humour (noir) qui accompagne les épisodes n'est ni complaisant, ni l'aveu d'un quelconque cynisme. John Wagner exprime une vision très pessimiste qui est en totale opposition avec celle de son complice, Alan Moore. Le scénariste de *Judge Dredd* partage avec lui un regard très critique sur le pouvoir, mais n'idéalise pas pour autant une humanité qu'il considère incapable de s'autoréguler. Pour Wagner, l'équilibre des forces qui incarnent l'ordre et le chaos est nécessaire à la liberté. Le manichéisme et ce besoin obsessionnel de toujours penser les choses non pas ensemble, mais en les opposant, est la chose que l'humanité doit persévérer à combattre.

KAMIL PLEJWALTZSKY

➪ **JUDGE DREDD : ORIGINES**
de Wagner, Ezquerra et Walker, Délirium, 192 p. couleurs, 23,90 €

Jupiter's Legacy, T.1, Lutte de pouvoirs, de Millar et Quitely

© Image Comics

Millar a obtenu une célébrité justifiée sur des séries mainstream comme *Ultimates* (Avengers) ou *Old Man Logan* (un Wolverine vieilli !), mais il a voulu développer son propre univers chez divers éditeurs, où il crée des séries dont il reste propriétaire et qui donnent parfois lieu à de bonnes adaptations au cinéma (deux *Kick-Ass*, *Wanted*, *Kingsman*). Comme lui, Frank Quitely est écossais et il a longtemps travaillé sur des runs très remarqués de *Superman* ou des *X-Men*, écrits par Grant Morrison. Ce dessinateur possède un style assez unique, pas vraiment réaliste, très efficace notamment dans la représentation contemporaine des expressions et du mouvement. Mais c'est un perfectionniste assez lent, et les comics repris dans cet album ont mis près de deux ans pour être publiés aux États-Unis. Il faudra donc sans doute s'armer de patience pour découvrir la fin de cette série.

Les super-héros sont apparus juste après la crise économique de 1929. Au début attachés à résoudre les problèmes économiques, ils se sont parfois concentrés ensuite sur des problèmes plus terre à terre. Des divergences surgissent, les super-pouvoirs doivent ils aider l'économie ? Il s'agit d'une sinistre affaire de famille entre deux frères et leurs enfants. Si Millar ne propose pour l'instant aucune solution économique à la crise, cela n'empêche pas le dessin d'être comme toujours remarquable !

Panini, 136 p. couleurs, 14,95 €

JEAN-PHILIPPE RENOUX

Frankenstein underground, de Mignola et Stenbeck

Mignola qui se penche sur le mythe de Frankenstein, voilà qui est réjouissant (et qui semble en même temps si évident !). Mais ici, le monstre de Frankenstein s'est échappé d'un laboratoire mexicain et va rencontrer d'étranges créatures ayant un lien avec les secrets de l'univers d'Hellboy. Ce monstre-là est donc bel et bien une nouvelle clé du Mignolaverse. Alors, certes, on aurait adoré que ce soit Mignola qui dessine tout ceci, mais Stenbeck ne démérite pas, avec parfois même des échos au style de Mignola dans le décorum horrifique et ses créatures archaïques.

Delcourt, 152 p. couleurs, 15,95 €

CECIL MCKINLEY

C'EST UN HONNEUR, CAP... UN VRAI HONNEUR ! JE SUIS SAMUEL T. UNDERWOOD, L'ORGANISATEUR DE CETTE CONVENTION !
LE NOUVEAU PARTI DU PEUPLE TE DOIT UNE FIÈRE CHANDELLE ! LE PAYS ENTIER TE DOIT UNE FIÈRE CHANDELLE !
JE NE FAIS QUE RENDRE À NOTRE NATION CE QU'ELLE M'A DONNÉ.
TOUT N'EST PAS ROSE, MAIS ON RESTE UN PAYS DE LIBERTÉS !

© & TM Marvel & Subs.

PATRIOTE ET REBELLE

Panini Comics continue de profiter des sorties cinéma pour nous offrir [illegible] archives « Je sais… ». Et à l'heure de la sortie cinéma de *Captain America 3 Civil War*, c'est donc le moment de faire un arrêt sur [illegible] mais pas toujours bien compris pour ce qu'il est.

Captain America, pour nous Français, est un personnage forcément problématique. Se montrer comme le porte-étendard des États-Unis, c'est forcément porter fièrement les multiples ingérences militaires dans le monde, les soutiens aux dictatures et la fierté du 2e amendement autorisant le libre port d'armes. Pourtant, si l'on veut bien y regarder de plus près, et ce livre nous y invite, on se rend compte que Cap est tout autre chose. Qu'il est sans doute plus le porte-drapeau des USA de la Révolution américaine que celui de la guerre du Viet-Nam. L'*American way of life*, en somme, mais dans tout ce qu'il peut regrouper de plus positif.

NOUS VIVONS DANS UN MONDE RÉEL... UN MONDE QUI EST PARFOIS SOMBRE... MAIS C'EST CE RÊVE QUI FAIT QUE LA RÉALITÉ VAUT LA PEINE D'ÊTRE VÉCUE.
AU DÉBUT DES ANNÉES 40, J'AI JURÉ DE PROTÉGER CE RÊVE... ET TANT QUE CE RÊVE NE SERA PAS PLEINEMENT RÉALISÉ, JE DOIS POURSUIVRE CE COMBAT !
C'EST POURQUOI J'ESPÈRE QUE VOUS COMPRENDREZ...

© & TM Marvel & Subs.

PAS SI CARICATURAL

Les articles écrits par les rédacteurs de Panini Comics viennent apporter cette expertise, pour nous faire sortir des sentiers battus du personnage et revenir à ce qui a fait son essence à travers les différents auteurs qui l'ont mis en scène. De rappeler notamment que Captain America n'a jamais craint de désobéir au gouvernement américain, notamment. On pense tout de suite à la saga *Civil War* qui a inspiré le film, et qui voit le héros prendre la tête de la contestation d'une loi jugée inique. Mais il ne faut pas oublier que Steve Rogers n'hésita pas à rendre son uniforme dans une saga largement inspirée, en temps réel, par la démission du président Richard Nixon et les événements du Watergate. De même, épisodes et articles viennent rappeler les liens qu'a eu le personnage avec les minorités américaines, qui se traduisent aujourd'hui par l'avènement d'un personnage noir américain sous le costume symbolique.

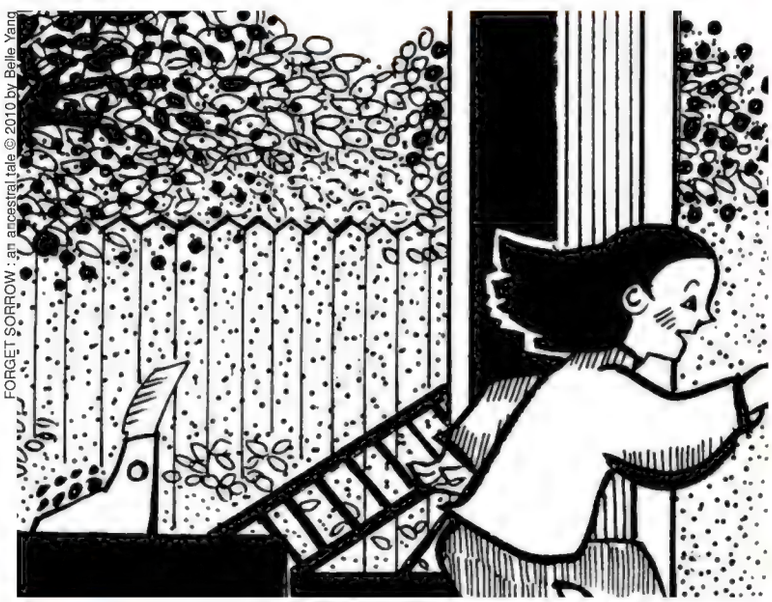
Captain America est le symbole de cette Amérique refuge des migrants persécutés, farouchement attachée à la Liberté comme vertu cardinale. Cela reste un engagement politique, mais bien plus nuancé que les caricatures du personnage ne le présentent. Car un personnage est surtout l'incarnation des auteurs qui l'animent. Des auteurs qui, pendant des années, incarnaient une tonalité très particulière, très new-yorkaise, plus ouverte. Une ouverture qui insuffle toujours l'esprit du personnage aujourd'hui. Et même si l'on sait que le blondinet Steve Rogers reviendra forcément sous le costume de Captain America, on ne peut que constater que pour l'instant, c'est un Noir qui représente l'esprit de l'Amérique. Comme dans la réalité. Espérons que le personnage saura rester, pour ces prochaines années, une sentinelle de justice et de respect.

YANECK CHAREYRE

collectif, Panini Comics, 304 p. couleurs, 22 €

MON PÈRE CE HÉROS (MANDCHOU)

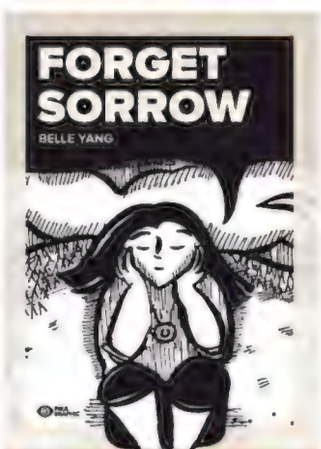
Le manga ne peut pas être résumé à du petit format n&b, certains éditeurs français l'ont bien compris et proposent, à côté de leurs séries les plus commerciales et balisées, une collection dédiée à d'autres expériences de BD asiatiques, plus proche du roman graphique.



Chez Pika, on avait mis Pika Graphic en stand-by avec la fin des histoires de Minetaro Mochizuki – l'apocalypse de *Dragonhead*, la piraterie foutraque de *Maiwai* –, mais ce printemps organise le retour en force du grand format couleur autour de deux points communs : la Chine et l'autobiographie. On a lu avec intérêt les deux dernières belles réalisations du francophile Golo Zhao, *Au gré du vent* et *Hello Vivianne*. Voici le tour d'une autre Chinoise tournée vers l'Occident, Belle Yang, dont le *Forget Sorrow* s'inscrit dès la première bulle dans l'autobiographie : « *Je suis né en 1960 à Taïwan* ». La deuxième bulle, « *L'île d'exil de mon père* », donne le ton de la suite, graphiquement réalisée au trait assez épais (l'encre de… Chine !), entre Li Kin Wu et Marjanne Satrapi, avec de belles envolées oniriques en noir et blanc qui rappellent David B.

Elle commence par raconter la transition démocratique des années 1990, et les difficultés de compréhension entre générations – les vieux traditionnalistes, les moins vieux qui ont subi le communisme mais n'arrivent pas à s'en défaire, et les jeunes qui rêvent de (re)partir. Mais ensuite elle donne à voir son père qui se raconte, et la majeure partie du récit se passe dans les années 1940 et 1950, entre l'arrière-pays chinois et Taïwan, terre d'exil. Ces histoires du père et de la Chine peuvent-elle permettre à la fille d'exorciser ses propres démons, notamment un petit copain violent (et américain, pas chinois) ? Le récit se poursuit jusqu'à la mort apaisée du père, et l'oubli du chagrin.

BORIS JEANNE



FORGET SORROW

de Belle Yang, Pika, coll. Graphic, 256 p. n&b, 14 €

Dead Tube, T.1, de Ryuhaku Nagata

Alors là, on touche le top du manga racoleur à base de sexe et de violence : un lycéen binoclard et caméraman est invité à filmer en continu une camarade de classe qui… explose son mec à coup de barre de fer en plein acte sexuel, afin de jouer à un jeu secret où la vidéo se retrouve sur Internet. Sous peine de mort. On avait déjà de nombreuses séries sur des jeux en chaîne mortelle dans un lycée, voilà maintenant que les protagonistes ont une caméra et ToiTuyau !

Delcourt / Tonkam, 228 p. n&b, 7,99 €

BORIS JEANNE

Space Brothers, T.14, de Chûya Koyama

Présenter le T.1 d'une série, c'est bien. Mais si c'est une bonne série, il faut y revenir de temps en temps. Alors, où en sont les frangins des étoiles dans ce T.14 de *Space Brothers*, la série sponsorisée par le CNES ? Tome carrefour : Hibito le héros part en Russie, mais emmène avec lui un gros traumatisme contracté sur la Lune, alors que Mutta le *loser* reste aux États-Unis et refuse d'être suppléant sur la station ISS afin de muscler son projet d'aller sur la Lune au plus vite. Toujours autant de bons sentiments, au sens positif du terme, dans cette série pour futurs pilotes…

Pika, 220 p. n&b, 8,05 €

BJ

Les Rêveries d'un gourmet solitaire, de Jirô Taniguchi et Masayuki Kusumi

Créé en 1997, *Le Gourmet solitaire* reparaît cette année sous une nouvelle maquette et, surprise, accompagné d'une suite ! Dans ce titre de Taniguchi et Kusumi, pas la moindre intrigue, pas un soupçon de suspense. Juste l'histoire d'un représentant de commerce qui, dès qu'il a une petite faim, aime s'aventurer dans les restaurants et échoppes trouvés au petit bonheur la chance. De préférence, là où se sert une cuisine simple et classique, sans fioritures. Des soupes de nouilles, chaudes ou froides selon la saison. Des légumes marinés. Des currys. Ni dessert, ni alcool : gourmet, mais pas gourmand. Et c'est intéressant ? Curieusement, oui. Les deux tomes du *Gourmet* sont une lecture dépaysante et contemplative. Et qui aiguise furieusement l'appétit.

Casterman, 144 p. n&b, 16,95 €

JÉRÔME BRIOT

NISEKOI : L'AMOUR ET LA LOLANCE

La comédie romantique est un genre très bien représenté dans le *shônen*, le manga pour adolescents. Les titres sont tellement nombreux qu'il est difficile de faire le tri. Cependant, certains sortent du lot. Parmi eux, *Nisekoi*, de Naoshi Komi, dont le volume 18 vient de sortir chez Kaze.

Raku est fils de yakuza. Cependant, il ne souhaite pas poursuivre le business familial et n'aspire qu'à une vie de lycéen normal, avec un futur rangé d'honnête fonctionnaire. Pour parfaire le tableau, il aime en secret Kosaki, qui l'aime aussi (mais il ne le sait pas). Toute cette routine plan-plan aurait pu se poursuivre *ad vitam* si le visage de Raku n'avait pas rencontré par hasard le coup de genou de Chitoge. Moitié-Japonaise, moitié-Américaine, elle est la fille d'un chef de gang récemment arrivé dans l'archipel nippon. Rapidement, la tension monte entre yakuzas et gangsters. Pour calmer le jeu, les parents de Raku et Chitoge leur proposent de faire semblant de sortir ensemble, en signe de rapprochement. Évidemment, la vie du pauvre Raku va devenir autrement plus compliquée.

NISEKOI © 2011 by Naoshi Komi / SHUEISHA Inc.

POLYGONES AMOUREUX

Avec un synopsis pareil, on ne peut pas se tromper : on a les pieds en plein dans la comédie romantique. Et il ne s'agit que du premier chapitre ! Au fil des pages et des volumes, de nouvelles prétendantes vont se joindre au casting et pimenter l'intrigue. Surtout, même si la plupart des arcs narratifs ne s'étalent que sur quelques chapitres à chaque fois, on parvient à lire une intrigue plus globale tout au long de la série, intrigue qui tient le lecteur en haleine et empêche – parfois artificiellement – l'ennui.

Dans ce volume 18, nous suivons les lycéens lors de leur voyage scolaire à Kyoto, avant de nous focaliser sur un événement majeur qui risque de changer le cours de la série… Quel suspense !

NISEKOI © 2011 by Naoshi Komi / SHUEISHA Inc.

UN MANGA MODERNE

Le travail de Naoshi Komi, qui a la double casquette d'auteur et de dessinateur sur le manga, respecte tous les canons et clichés du genre : promesses d'enfants, quiproquos incongrus, héros masculin plutôt banal mais au grand cœur… On croirait presque lire du Ken Akamatsu (cf. *Zoo Japan Expo 2015*). Cependant, il y apporte un twist résolument moderne, dans l'actualisation de l'intrigue (les personnages sont un peu moins benêts que Keitaro et Naru) comme dans le dessin.

Sur ce dernier point, Komi est dans la lignée de la nouvelle génération d'auteurs-dessinateurs publiés dans le magazine de prépublication *Weekly Shonen Jump*. Il a digéré le travail de ses aînés (*Dragon Ball, Naruto, One Piece…*), et nous donne ici sa version du *shônen* contemporain, au trait simplifié mais très expressif.

Cet équilibre entre scénario canonique et dessin dynamique fait le charme de *Nisekoi*. La longévité de la série (on a dépassé les 200 chapitres au Japon) le démontre bien. Car si la série n'est pas spécialement novatrice, elle reste malgré tout attachante. *Nisekoi* est donc à recommander à un lectorat en quête de romance rigolote.

THOMAS HAJDUKOWICZ

NISEKOI, T.18

de Naoshi Komi,
Kaze, 192 p. n&b, 6,79 €

À L'ÉCOLE DES SUPERS

My Hero Academia : une école pour entraîner des super-héros. L'idée est aussi ancienne que les _X-Men_. En bande dessinée franco-belge, Florent Maudoux en avait fait le thème de son admirable saga _Freak's Squeele_. Voyons comment le Japon s'empare de ce thème véritablement universel !

BOKU NO HERO ACADEMIA © 2014 by Kohei Horikoshi / SHUEISHA Inc.

À un moment de son évolution, sans qu'on puisse en déterminer les causes, 80 % de l'humanité s'est trouvée dotée d'un super-pouvoir, ou « _alter_ ». La plupart des alters sont inutiles, parfois même ridicules (faire voler un objet de moins de 200 grammes à 30 centimètres du sol, ou briller légèrement dans le noir, la belle affaire !). Mais d'autres alters sont spectaculaires ou dangereux, et la criminalité liée à leur utilisation est très vite devenue un enjeu de sécurité civile. Fort heureusement, inspirés par les comics américains, toute une génération de citoyens s'est mise à lutter contre les super-criminels et à rendre la justice grâce à leurs alters. Tout en se dotant de costumes impressionnants et bariolés.

L'État finance ces super-justiciers, leur octroie un salaire et le statut de fonctionnaire. Des écoles spéciales ont même été créées pour les entraîner. La plus prestigieuse d'entre-elles, le lycée d'élite Yuei, est surnommée la « Hero Academia ». Pour l'intégrer, il faut non seulement exceller dans les matières théoriques, et de plus disposer d'un alter d'exception. Moins d'un candidat sur 300 y est accepté, et une fois sur place, encore faut-il pouvoir y rester car la sélection continue !

Le jeune Izuku Midoriya fait partie des 20 % d'humains sans le moindre super-pouvoir. A priori, il ne devrait avoir aucune chance d'intégrer Yuei. Sa rencontre avec son idole All Might, le numéro un des super-héros, va tout changer. Car le super-héros le plus charismatique de son temps, celui dont l'existence même dissuade quantité d'aspirants super-vilains de se lancer dans une carrière criminelle, a décidé de faire d'Izuku son héritier en lui transmettant son alter. Reste une difficulté : pour que son corps résiste à ce cadeau extraordinaire, Izuku va devoir subir un entraînement intensif, tant physique que mental…

BOKU NO HERO ACADEMIA © 2014 by Kohei Horikoshi / SHUEISHA Inc.

PAS SUPER-ORIGINAL, MAIS SUPER-EFFICACE !

Tout comme _One-Punch Man_ il y a quelques mois, _My Hero Academia_ est un manga _shônen_ à gros potentiel, un titre pour lequel les éditeurs français ont mené une intense bataille en coulisses. C'est finalement Ki-oon qui l'a emportée, ce qui prouve une fois de plus que Kaze, la filiale française de VIZ Media, possesseur de la licence au niveau international, ne bénéficie d'aucun régime de faveur (ou n'a pas eu les moyens de rivaliser avec ses concurrents). Pourquoi un tel engouement pour cette série ? Au Japon, où elle en est à son sixième tome, _My Hero Academia_ a détrôné quantité de séries plus anciennes au sommet des sondages de popularité des mangas. Masashi Kishimoto, l'auteur de _Naruto_, aurait prophétisé à son sujet : « My Hero Academia _est le manga shônen qui prendra la succession de_ Naruto ». De fait, le manga ne manque pas de qualités. Action échevelée, humour largement présent, personnages bien typés, y compris en recourant au minimalisme : une femme invisible n'est présente que par le truchement de sa paire de… gants (désolé pour le faux espoir) très expressive et en passe de devenir culte. _My Hero Academia_ présente aussi une densité de lecture relativement rare, comptez une bonne heure par volume. L'intrigue ne présente sans doute pas une originalité bouleversante, on est vraiment dans l'hommage appuyé aux comics de l'âge d'or, quand des hordes de super-héros affrontent des meutes de super-vilains. Le plaisir vient de la variété des pouvoirs des personnages, bons ou mauvais. Et puis il y a quelque chose de rafraîchissant à quitter les intrigues crépusculaires des comics et mangas actuels, pour assister à des combats un peu factices mais efficaces et distrayants, entre tenants du bien et apôtres du mal, tous boostés aux super-pouvoirs.

JÉRÔME BRIOT

de Kohei Horikoshi
Ki-oon, 176 p. n&b, 6,60 €

Countrouble, T.1, d'Akinari Nao

Si vous avez aimé *Love Hina* et son cocktail d'humour et de romance qui n'en finissait pas de ne jamais démarrer, jetez un œil à *Countrouble !* Dans ce *shônen* romantique (si si, ça existe) prévu en 7 tomes, Kôta, un jeune lycéen, vit tranquillement un amour à sens unique pour Akino, la beauté glaciale de sa classe… Jusqu'à ce que son ange gardien Sasara (ou plutôt sa sorcière gardienne) décide de prendre l'affaire en mains. Mais comme Sasara est aussi gaffeuse que Kôta est timide, ce dernier va passer du pathétique au grotesque ; ce qui est beaucoup plus amusant à suivre ! Originalité de la série, la magie de Sasara repose toujours sur des comptes à rebours. La série aurait donc pu s'intituler « décomptes de fée ».

Pika, 192 p. n&b, 6,95 €

JÉRÔME BRIOT

Sangsues, T.5, de Daisuke Imai

Les « sangsues » sont ces exclus qui viennent discrètement squatter nos appartements quand nous n'y sommes pas ! Une des qualités de ce titre tient à son exploration quasi sociologique de l'exclusion. Entre autres SDF, il est par exemple question des « enfants noirs », ces Chinois qui n'ont ni papiers, ni la moindre existence officielle car ils n'ont jamais été déclarés par leurs parents, dans une Chine qui pratiquait la politique de l'enfant unique. Hélas, au fur et à mesure de l'avancée dans la saga, et particulièrement dans ce volume final, l'étude des laissés-pour-compte cède le pas à une intrigue plus classique avec la dose syndicale de baston et de scènes d'actions, ce qui est certes divertissant, mais d'un intérêt moindre.

Casterman, 192 p. n&b, 8,45 €

JBR

Au cœur de Fukushima, de Kazuto Tatsuta

Il n'y a pas que Joe Sacco ou Étienne Davodeau pour se mettre en scène dans une BD de reportage : Kazuto Tatsuta a travaillé dans la zone de Fukushima après la catastrophe de 2013 et en rend compte dans ce manga au trait classique, un peu *seventies* même, et pas vraiment polémique. Dans ce tome 1, il se contente d'expliquer son boulot dans le démantèlement du site et la décontamination des gravats, du point de vue d'un tout petit sous-traitant. Et dans le tome 2 il nous racontera la vie qui reprend peu à peu sur le site : un documentaire, une curiosité d'humaniste.

Kana, 192 p. n&b, 9,90 €

BORIS JEANNE

AUX PETITS OIGNONS

Si on vous parle d'un manga porté sur ce qui se trouve au-dessous de la ceinture, vous allez de suite penser à ce qu'il y a devant. Pourtant, c'est bien à ce qu'il se passe derrière que s'intéresse cette série ludo-pédagogique de Takeshi Ohmi. *Anus Beauté*[1] est son titre, enjôleur.

© 2013 Takeshi Ohmi / SHÔNEN GAHÔSHA

Mitsuki est un lycéen comme les autres (ça commence souvent comme ça), sauf qu'il souffre d'une maladie honteuse l'obligeant à se rendre fréquemment aux toilettes et à marcher comme un canard. Le thème central d'*Anus Beauté* (*Kick my Ass* en VO) est bien celui des hémorroïdes, même si les fistules et les fissures anales sont également évoquées, pour compléter le tableau.

Atteint donc de ce mal intime et tabou, le jeune Mitsuki doit faire face en silence à des douleurs intolérables lorsque la crise est aiguë, l'empêchant de se comporter tout à fait normalement et le dissuadant de déclarer sa flamme à la fille de ses rêves, Komatsu. C'est alors qu'une camarade sexy dotée d'un œil expert, Miura, perce à jour le lourd secret de Mitsuki et se donne pour mission de le sauver du monstre invisible tapi dans l'ombre qui lui cause tant de tourments. Oh, rien d'étonnant, la jeune fille a elle-même connu les affres des douleurs anales et rêve désormais de devenir proctologue… C'est décidé, Miura et Mitsuki seront « *sidekick-ass* » (belle trouvaille de l'apprentie spécialiste, qu'elle répètera tout au long du récit) ! Unis par la douleur – vaincue pour elle, encore ardente pour lui – et le secret, leur relation va tourner au « *life coaching* » : il s'agira pour Miura d'enseigner à Mitsuki la formation des hémorroïdes, les manières d'atténuer la souffrance, la consistance idéale d'un étron (qui doit être comparable à celle « *d'une banane bien mûre* » figurez-vous) et les mesures d'hygiène de vie prophylactiques. Avec sa fée trou de balle, Mitsuki est paré pour se lancer sur le long chemin de la guérison.

© 2013 Takeshi Ohmi / SHÔNEN GAHÔSHA

TEMPÊTE DANS UN SLIP

Consciencieuse et passionnée, Miura s'emploie à photographier régulièrement l'anus de Mitsuki pour suivre l'évolution de ses thromboses. Honte du lycéen en position « offerte » et contre-plongées avantageuses sur son médecin personnel… Mais si Mitsuki a mal au troutrou, il n'en reste pas moins intéressé par les frifris. Lorsqu'il s'agit d'attirance sexuelle, les rapports de force peuvent s'inverser et la pudeur se déplacer. Dans *Anus Beauté,* situations humiliantes et douleurs lancinantes côtoient un salvateur sens de la dérision (avec de très potaches onomatopées) et une intrigue sentimentale plutôt finaude.

La principale vertu d'un titre comme celui-ci est bien sûr de dédramatiser une maladie dont on rechigne à parler et qu'on peut négliger de traiter. Avec une bonne dose d'humour et un attrayant jeu de séduction triangulaire (attention : COUP DE TONNERRE en fin de premier volume), les informations médico-pratiques glissent toutes seules. La rigueur scientifique de ce manga est d'ailleurs revendiquée par l'éditeur français Kurokawa, qui a fait signer une préface à Marina Carrère d'Encausse, présentatrice du *Magazine de la santé* sur France 5. Un manga aux petits oignons.

OLIVIER PISELLA

[1] Série terminée en 2 volumes. Suite et fin en septembre 2016.

ANUS BEAUTÉ, T.1

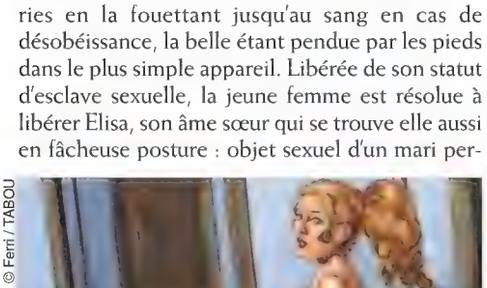
de Takeshi Ohmi, Kurokawa, 176 p. n&b + 6 p. coul., 8,90 €

© Ferri / TABOU

MARATHON WOMAN

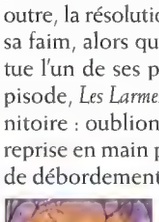
Quatrième tome, déjà, des aventures de la jeune romancière de polars entraînée bien malgré elle dans des expériences particulièrement extrêmes. Attention, ça va saigner…

Il faut avoir l'esprit et le cœur bien accrochés pour soutenir ce quatrième tome de la série érotico-policière signée Cosimo Ferri, où il est question de sévices sexuels, de pédophilie et même de cannibalisme. Contrairement aux apparences, l'album s'inscrit dans la continuité narrative du précédent opus, qui laissait l'héroïne morte et criblée de balles (voir *Zoo Salon du Livre 2014*). On ne le comprend qu'à mi-parcours, alors que Mara parvient à s'échapper de l'emprise d'un véritable tortionnaire qui la force à lui administrer des gâteries en la fouettant jusqu'au sang en cas de désobéissance, la belle étant pendue par les pieds dans le plus simple appareil. Libérée de son statut d'esclave sexuelle, la jeune femme est résolue à libérer Elisa, son âme sœur qui se trouve elle aussi en fâcheuse posture : objet sexuel d'un mari pervers déterminé à avoir un enfant d'elle pour en faire sa chose (sic), la malheureuse est attachée, pieds et poings liés à un canapé, sans possibilité de fuir.


© Ferri / TABOU

DÉVIANCES

Alors que les précédents épisodes, ponctuellement sanglants, se révélaient émoustillants, cette nouvelle aventure coupe net toute envie de bagatelle, les fantasmes se révélant bien trop déviants pour susciter autre chose qu'un puissant rejet. En outre, la résolution rapidement expédiée laisse sur sa faim, alors que l'arc narratif de la série constitue l'un de ses principaux atouts. Le titre de l'épisode, *Les Larmes de l'oubli*, semblait donc prémonitoire : oublions ce faux pas, dans l'espoir d'une reprise en main pour les futurs tomes, avec moins de débordements dignes des pires *giallos* italiens, et plus de séquences léchées – si vous permettez l'expression. D'autant que le trait réaliste, les couleurs soignées et les angles audacieux de l'auteur italien séduisent véritablement.



GERSENDE BOLLUT

➪ **MARA, T.4, LES LARMES DE L'OUBLI**
de Cosimo Ferri, Tabou, 48 p. couleurs, 15 €

LE DIABLE SE MORD LA QUEUE

© Netflix

Fort de l'engouement suscité l'année dernière, *Daredevil*, version série télévisée selon Netflix, revient pour une deuxième saison. Et cette nouvelle fournée d'épisodes continue de souffler le chaud et le froid tant les qualités les plus louables comme les défauts les plus irritants du show ont été démultipliés.

Les éloges les plus délirants fusaient lorsque Netflix mit en ligne sur son portail la première saison de *Daredevil*. Certes, pour le grand public, la figure de l'Homme Sans Peur était associée à un film terriblement mauvais avec Ben Affleck et, sur ce point, ce show a le mérite de remettre les compteurs à zéro. Opter pour la série télévisée donnait l'occasion à Drew Goddard et Steven S. DeKnight de prendre le temps de développer une mythologie propre au Diable de Hell's Kitchen ; d'accoucher aussi d'un ton urbain, violent et crépusculaire qui avait le mérite de proposer quelque chose de bien plus intéressant que ce que Marvel Studios envoie dans les salles obscures depuis quelques années. Cela étant, tout était loin d'être parfait dans le meilleur des mondes. Si les interprétations de Charlie Cox et Vincent D'Onofrio dans les rôles respectifs de Matt Murdock / Daredevil et Wilson Fisk alias The Kingpin étaient à saluer, *Daredevil* était trop souvent plombé par de sérieux problèmes de rythme rendant le visionnage de cette première fournée pénible sur la durée.

À LA DIABLE

Le problème est peut-être systémique, à bien y réfléchir, et Netflix le coupable à blâmer avec sa politique de production de contenus originaux calibrés pour le *binge watching*. En effet, à l'inverse des *networks* classiques dits linéaires, diffusant un épisode hebdomadaire d'une série, Netflix a privilégié d'emblée une approche en adéquation avec son ADN de service de vidéo à la demande : une sortie totale et immédiate de l'ensemble d'une saison de *TV show*. Mais le bienfait de l'immédiateté pour les plus impatients à même d'enchaîner les épisodes a aussi son revers, sur la bonne conduite du récit notamment. Un ogre comme *Breaking Bad* savait parfaitement conjuguer ambitions cinématographiques et nervosité du *storytelling* parce que Vince Gilligan ne perdait jamais de vue la nécessité impérieuse d'accrocher suffisamment son audience pour la faire revenir la semaine suivante. Non soumis à cet impératif, *Daredevil* sous formule Netflix ambitionne à demi-mot de livrer un film de 13 heures. Au risque de tirer trop souvent à la ligne.

AU DIABLE VAUVERT

Douglas Petrie et Marco Ramirez, les deux nouveaux *showrunners*, ont tenté d'apporter un correctif au défaut majeur de l'année dernière : un remplissage trop manifeste dans l'affrontement entre Murdock et Fisk. Ainsi, deux arcs majeurs constituent l'armature de cette deuxième saison : une rivalité entre Daredevil et un *vigilante* aux méthodes tant expéditives que définitives se faisant appeler le Punisher, et le partenariat de Matt Murdock avec son ancien grand amour Elektra Natchios face à une organisation maléfique de ninjas nommée « La Main ». L'interprétation de Jon Bernthal est à mettre au crédit de cette saison dans la mesure où il représente la meilleure incarnation de Frank Castle / Le Punisher à ce jour. Sans être abyssales, les questions qu'il soulève sur le sens de la justice face à la loi restent ce qu'il y a de plus satisfaisant (soit la première moitié). On sera nettement moins enthousiaste avec tout ce qui a trait à Elektra tant les deux trames sont inégales en qualité et semblent avoir été insérées au forceps. Enfin, la lourdeur générale de l'écriture trop sommaire et associée à des sous-intrigues de personnages secondaires comme Foggy Nelson conduit à une léthargie à peine compensée par

quelques combats parfaitement chorégraphiés au juste dosage de brutalité (dont un plan-séquence truqué remarquable de fluidité lors du troisième épisode). Croisons les doigts pour que le juste équilibre soit enfin à l'ordre du jour pour la troisième saison.

JULIEN FOUSSEREAU

⇨ DAREDEVIL - SAISON 2
Créée par Drew Goddard et Steven S. DeKnight, développée par Douglas Petrie et Marco Ramirez, avec Charlie Cox, Deborah Ann Wohl et Jon Bernthal, 13 épisodes diffusés sur Netflix

Naissance d'une amitié

Hana et Alice mènent l'enquête peut se regarder de deux manières : le néophyte découvrira un joli récit intimiste d'adolescence comme l'archipel du Soleil Levant sait si bien les trousser via l'animation, tandis que le connaisseur, lui, s'amusera devant les symétries qu'offre cette préquelle de _Hana et Alice_, film indépendant culte sorti en 2004. Explications.

© ROCKWELL EYES INC

Quelques notes guillerettes sont jouées sur un piano, une mère célibataire et sa fille prennent possession des murs d'une maison dans un quartier sans histoires d'une petite ville japonaise. L'enveloppe visuelle est peu commune mais sait caresser la rétine, entre les décors très stylisés avec leur rendu d'aquarelle et la fluidité précise des personnages trahissant l'usage de la rotoscopie – technique qui consiste à relever les traits image par image d'une prise de vues réelles pour la traduire en animation. Tetsuka Arigusawa, dite Alice, s'inscrit à l'école municipale en milieu d'année et peine à s'intégrer. Alice n'est pourtant pas du genre à s'en laisser compter, mais ses camarades de classe ne cessent de lui parler de la disparition mystérieuse de Yuda, un jeune garçon qui occupait précédemment son pupitre. Lui vient aux oreilles une histoire étrange de meurtre, de fantôme et des quatre filles qu'il aurait épousées ; et, à chaque fois, un faisceau d'indices la conduisant vers la maison voisine de la sienne, magnifiquement fleurie, où vit une certaine Hana qui vit en recluse depuis les événements…

PRÉTEXTE FANTASTIQUE

Levons toute ambiguïté : celles et ceux qui seront en recherche de films de fantômes asiatiques courroucés et avec rideau capillaire de série en seront pour leurs frais. _Hana et Alice mènent l'enquête_ de Shunji Iwai a plus à voir avec des études de caractères adolescents sous une lumière réaliste comme _Colorful_ de Keiichi Hara. S'attendre donc à un rythme lent où les détails du quotidien importent autant, si ce n'est davantage, que la trame principale. Ainsi, le film rendra compte avec un détail méticuleux une filature devenant quasi surréaliste pour montrer avec une belle noblesse un apprivoisement touchant entre une adolescente et un vieil employé de bureau un peu dépassé. Avec grâce et sans condescendance. Tout _Hana et Alice mènent l'enquête_ tourne autour de cette instabilité adolescente dans laquelle les pulsions sont aussi puissantes qu'éphémères. Il convient d'avoir une appétence pour ce genre à part entière au Japon. Aussi, les connaisseurs de l'univers d'Hana et Alice apprécieront d'autant plus. Car, oui, il y a un précédent.

© ROCKWELL EYES INC

ROTOSCOPIE DE LA JEUNESSE ÉTERNELLE ?

Le précédent se nomme en toute simplicité _Hana et Alice_. Sorti en 2004 et déjà réalisé par Shunji Iwai, _Hana et Alice_ narrait avec légèreté les tribulations des deux adolescentes dont l'amitié était soumise à l'épreuve d'un triangle amoureux avec retournements de situation dignes d'une pièce de Marivaux. La grande différence résidait dans le traitement puisque le film était tourné sur le vif en prises de vues réelles façon caméra à l'épaule. Petit par son budget, _Hana et Alice_ allait pourtant devenir un impressionnant succès au Japon. C'est pourquoi le connaisseur de ce premier film bénéficie d'une vraie plus-value face à la préquelle animée tant les symétries thématiques, topographiques et comportementales sont légion. Et quelle plus belle idée que de développer 11 ans après les origines de cette mythologie intimiste et évanescente, circonscrite à quelques personnages et quartiers, par le biais de la rotoscopie afin de leur procurer la jeunesse éternelle ?

JULIEN FOUSSEREAU

HANA & ALICE MÈNENT L'ENQUÊTE

de Shunji Iwai, avec Yû Aoi et Anne Suzuki… Animation, 1h40, sortie le 11 mai

Ratchet & Clank
de Kevin Munroe

© 2016 Constantin Film Verleih GmbH

Parallèlement à la sortie du jeu vidéo _reboot_ de la franchise bien connue dans l'univers PlayStation, _Ratchet & Clank_ s'invite sur le grand écran. L'histoire a souvent démontré qu'adapter au cinéma un univers de jeu vidéo a rarement fait des étincelles. L'avantage pour _Ratchet & Clank_ réside à la fois dans le ciblage vers un public assez jeune et le choix de l'animation infographique. On est loin des standards himalayens d'un Pixar tant sur le fond que sur la forme et l'on pourrait presque affirmer que le film serait potable en version française si le doublage des premiers rôles avait été confié à des acteurs professionnels et chevronnés plutôt qu'à des « youtubeurs » franchement peu doués.

En salles

JULIEN FOUSSEREAU

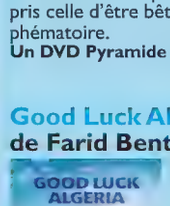
L'Humour à mort

Le journaliste Daniel Leconte avait déjà saisi sa caméra pour défendre _Charlie Hebdo_ quand la publication avait été traînée devant les tribunaux par l'UOIF suite à la publication des caricatures de Mahomet. Malgré des défauts parfois problématiques comme l'assemblage maladroit d'archives, un ton émotionnel par trop larmoyant et une musique pompière, _L'Humour à mort_ sait faire mouche sur le manque de courage de la presse hexagonale qui aurait dû soutenir _Charlie Hebdo_ quand il était encore temps avant de découvrir, hébétée, combien les membres de sa rédaction étaient isolés jusqu'au 7 janvier 2015 dans leur combat pour la liberté, y compris celle d'être bête, méchant et blasphématoire.

Un DVD Pyramide distribution

JF

Good Luck Algeria
de Farid Bentoumi



Un patron de PME fabriquant des skis s'entraîne pour représenter l'Algérie aux JO. Avec ce pitch, on s'attend à _Rasta Rockett_ au Maghreb et _Ma petite entreprise_ 2. C'est tellement plus que ça. Le réalisateur raconte l'histoire vécue en 2006 par son frère. Et au-delà, ce sont toutes les épreuves que vivent les enfants d'immigrés tiraillés entre le pays d'origine de leurs parents, qu'ils connaissent peu, la langue qui n'est peu / plus pratiquée, et le pays qui les a vu naître et grandir, la France. Des enjeux forts, du rire, beaucoup d'émotion, le tout servi par des acteurs exceptionnels. Très beau film pour toutes les générations.

En salles

LOUISA AMARA

Day of the Tentacle Remastered
Double Fine

© Double Fine

Les chefs-d'œuvre du *point and click made in* LucasArts méritent bien qu'on les *remake*, et *Day of the Tentacle* n'échappe à la règle. 23 ans après son succès, le bijou garanti en puzzles tordus placés sous le signe des voyages temporels de Dave Grossman et Tim Schafer n'a pas pris une ride. Contrairement au design très pixellisé des deux premiers *Monkey Island*, le rehaussage graphique de *Day of the Tentacle* se révèle moins spectaculaire dans la mesure où la qualité de sa direction artistique et la fluidité de ses animations dignes d'un cartoon barré de Chuck Jones parlaient d'elles-mêmes. Les fans, eux, se délecteront du commentaire audio de Grossman et Schafer riche en anecdote.

Disponible sur PC, Mac, PS4, PS Vita

JULIEN FOUSSEREAU

Yo-Kai Watch
Level-5

Fort de son succès au Japon et aux USA, Level-5 prépare tranquillement le terrain pour la déferlante *Yo-Kai Watch* en Europe. Un peu à la manière d'*Inazuma Eleven*, *Yo-Kai Watch* est une franchise *cross-media* présente dans les mangas et anime. Le jeu en question est axé jeu de rôle enfantin avec combat au tour par tour à la manière des *Pokémon*. Tout y est, les capsules contenant des Yo-Kai avec leurs classes, la tendance à la collectionnite. Level-5 concocte là un titre suffisamment mignon et efficace pour justifier son existence au-delà de l'intention principale consistant à écouler un maximum de jouets dérivés.

Disponible sur Nintendo 3DS

JF

Star Fox Zero
Nintendo EPD / Platinum Games

Licence mythique de Nintendo de *shooter* aérien sur rails, *Star Fox* revient pour un cinquième volet sur Wii U. *Star Fox Zero* oppose toujours la flotte de Fox McCloud au despotique Andross. Après une présentation inquiétante l'année dernière, *Star Fox Zero* a pour lui d'être bien dégrossi et de reprendre pour le meilleur les mécaniques de *gameplay* qui ont fait le succès de la saga en les adaptant aux possibilités gyroscopiques du *gamepad* ainsi qu'un usage malin du double écran. Si les phases inédites d'infiltration et de piratage lors de missions spécifiques ont tendance à casser le rythme d'un jeu souvent nerveux, on appréciera le soin apporté au *game design*.

Disponible sur Nintendo Wii U

JF

XBOX : LA FIN D'UNE ÉPOQUE ?

Fin 2013, Microsoft promettait monts et merveilles en commercialisant sa dernière console de salon. Parmi ses exclusivités, *Quantum Break* diffusait un joli parfum de futur par sa dimension *cross-media* « jeu vidéo / série télé ». Entre-temps, les choses ont bien changé.

Présenté à l'E3 2013, *Quantum Break* avait fait forte impression. Développé par les Finlandais de Remedy Entertainment, ce *shooter* à la troisième personne impressionnait par son moteur graphique rutilant. Les capacités de distorsion temporelle de son héros autorisaient quelques effets de toute beauté. Mais le partenariat avec Microsoft emmenait le projet vers une ambition inédite : programmer un jeu vidéo orienté action dont les choix pris par le joueur influeraient sur la conduite de la trame narrative, la nouveauté étant que les traditionnelles cinématiques laisseraient place à des épisodes d'une vingtaine de minutes tournés avec des acteurs en chair et en os. Et pas les premiers venus car *Quantum Break* compte à son casting des professionnels comme Shawn Ashmore (Iceman dans la saga *X-Men*), Aiden Gillen (*Game of Thrones*), Dominic Monaghan (*Le Seigneur des Anneaux*) et Lance Reddick (*The Wire*).

© Remedy Entertainment / Microsoft Studios

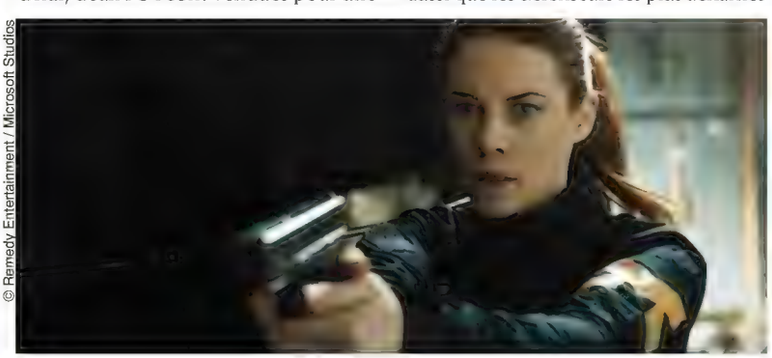
ET PUIS LE ROULEAU COMPRESSEUR CONCURRENT SURVINT…

Quantum Break était annoncé alors comme le joyau des exclusivités de la Xbox One. Cependant, cet ADN *cross-media* voulu par Microsoft et Remedy Entertainment a peu à peu été mis à mal par la réalité des coûts de développement et surtout la guerre commerciale que se livrent Sony et la firme de Redmond depuis 15 ans. Si cette dernière a pu faire jeu égal avec le géant japonais au cours de la génération Xbox 360 / PlayStation 3, le contexte actuel joue clairement en sa défaveur : aujourd'hui, deux PS4 sont vendues pour une Xbox One dans le monde (le ratio passe à trois contre une en Europe). Les raisons de cette domination sont multiples, entre une communication maladroite de Microsoft, un prix d'achat initial trop élevé pour ce que le hardware embarquait et des versions PS4 plus fluides de jeux multiplateformes. Et, dans une génération où les constructeurs ont opté pour une politique du low-cost avec des architectures PC dépassées technologiquement dès la mise en rayon, cela ne pardonne pas.

LE PC GAMING, SALUT DE MICROSOFT

Les sorties quasi simultanées sur PC l'année dernière de *Dead Rising 3* et *Ryse* mettaient la puce à l'oreille sur le revirement stratégique de Microsoft. Les plus sceptiques pouvaient encore estimer que ces sorties PC de titres développés auprès de maisons tierces comme Capcom et Crytek s'expliquaient par des exclusivités temporaires. Peut-être aussi que les défenseurs les plus acharnés de la marque Xbox n'ont pas voulu voir à travers le bombardement de Satya Nadella – avocat revendiqué de l'informatique et des services dématérialisées – à la tête de Microsoft que le temps du hardware siglé Xbox et dédié au vidéoludisme allait avoir du plomb dans l'aile. Pourtant, avec l'annonce en catimini en février dernier d'une sortie simultanée de *Quantum Break*, mais aussi de licences jusque-là 100 % consoles comme *Forza Motorsport* et *Gears of War*, à la fois sur Xbox One et sur PC, il faut se rendre à l'évidence : Microsoft compte bien toujours « peser dans le *game* » via la voie de la dématérialisation. Le paradoxe du pragmatisme, en somme.

JULIEN FOUSSEREAU


© Remedy Entertainment / Microsoft Studios

QUANTUM BREAK

Remedy Entertainment / Microsoft Studios, Shooter narratif à la 3e personne, disponible sur PC et Xbox

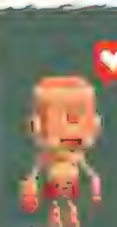
ET S'ILS ÉTAIENT PLUS HUMAINS QUE NOUS...

DUCOUDRAY BAKER

BOTS™

1

Ankama Editions - 2016 - Bots - Tome 1 par Ducoudray & Baker



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
ET SUR WWW. ANKAMA-SHOP.COM

ankama

POUR LE MEILLEUR ET POUR L'EMPIRE.

LES TROIS GROGNARDS

SALSEDO • HAUTIÈRE

Les pires ennemis d'un soldat
sont parfois ses frères d'arme.

Le 11 mai chez votre libraire

casterman

© 2016 Casterman – Salsedo & Hautière

En pages suivantes, les bonus de Zoo Printemps 2016

Douleurs passées, espoirs présents

On l'oublie trop souvent, mais jusqu'en 1975, l'Espagne était une dictature. Un régime violent, installé dans la guerre et la lutte entre le général Franco et ses troupes, et les Républicains. Cette époque matrice toujours le pays. Et Bruno Loth vient invoquer le passé pour nous parler du présent.

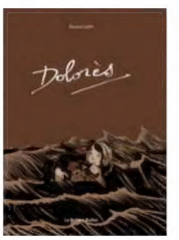
© Loth / BOÎTE À BULLES

Dolorès est une vieille dame qui termine sa vie en maison de retraite du côté de Bordeaux. Mais la maladie d'Alzheimer s'insinue en elle, et elle commence à perdre pied avec la réalité. Et à parler espagnol, une langue qu'elle n'a jamais apprise. Nathalie, sa fille, s'interroge. Elle sait juste que sa mère était orpheline. Se pourrait-elle qu'elle soit arrivée d'Espagne pendant la guerre civile et qu'elle n'en ait rien dit ? Nathalie se lance dans la quête de ses origines et de l'Histoire espagnole.

© Loth / BOÎTE À BULLES

Bruno Loth part d'une situation individuelle, de sa création, pour nous entraîner dans l'Espagne d'aujourd'hui. Ce pays connaît un renouveau démocratique, avec la fin du bipartisme issu de la fin du Franquisme. Une page est en train de se tourner, mais l'auteur n'oublie pas de rappeler d'où part le pays. Il revient à ce que le Franquisme a eu de plus dur, la répression contre les Républicains pendant la guerre civile. Il n'oublie pas de rappeler que peu de pays à l'époque vinrent soutenir ces partisans de la liberté.

Alors Bruno Loth nous fait rencontrer Marie / Dolorès, et sa fille Nathalie. La première perd le sens des réalités du fait de sa maladie, ce qui autorise les événements douloureux du passé (Dolorès signifie « douleurs » en espagnol) à refaire surface. Et sa fille d'assumer cet héritage en tentant de comprendre ce passé qui est aussi le sien, dans un pays aujourd'hui en plein bouillonnement.



Dolorès est une belle histoire, humaine, qui montre qu'il faut du temps pour surmonter un traumatisme, que l'on soit humain ou que l'on soit Nation. Les Espagnols sont-ils à un tournant de leur vie ?

YANECK CHAREYRE

⇨ DOLORÈS
de Bruno Loth,
La Boîte à Bulles, 80 p. bichromie, 18 €

Juste avant le grand départ

En s'intéressant aux derniers jours de François Mitterrand et en imaginant des échanges qu'il aurait pu avoir, Joël Callède en dresse un portrait contrasté et passionnant.

© Callède / LE LOMBARD

Le 25 décembre 1995, François Mitterrand est en Égypte. Il est visité par le dieu Anubis qui le plonge dans son passé, puis il croise les spectres de Jean Jaurès et de Jean Moulin avant de discuter avec différentes personnes : son médecin, ses proches ou, même, celui qu'il fut plus jeune. Depuis son point de vue d'homme qui n'a plus que quelques jours à vivre – il décède le 8 janvier 1996 –, sont passés en revue des éléments clés de son existence. Apparaissent alors la complexité de cet homme et ses multiples contradictions.

UNE BIOGRAPHIE ONIRIQUE

La démarche de Joël Callède est intéressante à plus d'un titre. Le recours à un dieu égyptien permet, dès le début, de plonger dans la quête spirituelle qui a manifestement été celle de François Mitterrand, mais aussi d'affirmer la dimension onirique de cette œuvre biographique. La succession des conversations, loin de miner le récit, génère des emboîtements dynamiques et des rebondissements. Cette construction maline accentue la tension et tient le lecteur en haleine. Le ton adopté participe également de la réussite de l'entreprise : léger ou grave, il est fréquemment ironique. Par ailleurs, Callède ne se prive pas d'appuyer là où ça fait mal : la jeunesse de Mitterrand, son action durant la guerre d'Algérie… Si le dessin, classique,

est bien sage et parfois un peu raide, sa mise en couleurs, par le choix de celles-ci comme par le recours aux aplats, est tout à fait intéressante : elle apporte davantage de mystère et une certaine poésie, accentuant la singularité de ce récit.

BORIS HENRY

⇨ MITTERRAND REQUIEM
de Joël Callède,
Le Lombard, 144 p. couleurs, 17,95 €

PAPA LONGUES PLANTES

Une histoire *kawaï* pour les grands qui lisent du *seinen* : *Père et Fils* est un beau manga sur la difficulté d'être père, sur le Japon traditionnel de l'arrière-pays montagnard et rural, et sur l'art d'utiliser les plantes dans la vie de tous les jours plutôt que des antibiotiques !

L'ART D'ÊTRE PÈRE

Père et fils n'est pas le premier manga à nous faire le coup du jeune adulte masculin qui se retrouve tout à coup à élever un jeune enfant. On l'a vu plusieurs fois dans le *josei*, qui s'adresse à de jeunes femmes, mais aussi dans des *seinen* plus énervés comme *Journaliste*. Cette fois, le papa auquel le lecteur est supposé s'identifier est herboriste de campagne : il parcourt les forêts pour ramasser des plantes médicinales et livrer ses clients partout dans les villages où l'on se soigne le moins possible avec des médicaments issus de l'industrie pharmaceutique. Forcément, cela lui donne peu le temps de voir son fils. Alors quand sa femme meurt et qu'il se retrouve avec le petit sur les bras (littéralement, car à trois ans il doit le porter sur son dos lors de ses tournées), les débuts sont difficiles, et comme d'habitude dans ce genre de récit, les deux parties en présence doivent s'apprivoiser. Autrement dit, rien de franchement original dans la manière de traiter la naissance et l'évolution d'une relation père / fils.

© Mi Tagawa / MAG Garden

L'ART DE SOIGNER PAR LES PLANTES

Sauf que l'auteur est une femme, Mi Tagawa, alors que la cible est celle des hommes – occasion de rappeler que le manga *seinen* n'est pas un genre (comme l'horreur ou le policier) mais un segment de marché : on s'adresse à de jeunes adultes, comme le héros. Et il n'y a pas de « regard féminin » sur cette histoire : plutôt que ce genre de tarte à la crème, puisqu'au Japon des femmes dessinent pour des garçons et des hommes dessinent pour des filles, on préférera parler du trait particulièrement efficace, de la maîtrise du découpage et des effets signalant les flash-back, de la variété des costumes et de la qualité de la documentation pour faire avancer l'histoire au gré des décoctions que doit préparer le néo-papa pour soigner sa clientèle – au Japon on ne s'embarrasse pas à dire « les patients » ! Car en effet ce sont peut-être les plantes qui sont les vraies stars du manga, et vous apprendrez petit à petit à vous en servir plutôt que de vous ruer sur un Doliprane !

© Mi Tagawa / MAG Garden

L'ART DE VOYAGER DANS L'ARCHIPEL

L'autre intérêt de ce manga est de nous montrer un Japon intérieur rarement aussi bien décrit dans sa simplicité et sa proximité avec la nature. Les villages bien sûr, mais aussi les chemins avec leurs divinités bienveillantes, et des gens qui font confiance à leur herboriste. Tokyo est très loin, Fukushima aussi bien sûr, et c'est presque rassurant de lire des histoires où ne plane l'ombre d'aucune catastrophe à venir comme c'est fréquemment le cas dans la bande dessinée japonaise. Ce qui ne veut pas dire non plus que *Père et fils* donne dans la nostalgie facile ou l'optimisme béat : Torakichi le papa a vraiment du mal à s'occuper de Shiro qui n'a que trois ans, et leur relation tourne parfois à la lutte. Un affrontement classique et freudien, certes, mais adouci par les plantes et par de grandes balades dans la nature, loin des familles dysfonctionnelles des grandes villes – celles que l'on retrouve dans les mangas de zombies. Lire *Père et fils* c'est respirer de bonnes vapeurs de gnaphale du Japon en infusion – la plante de l'amour paternel !

BORIS JEANNE

PÈRE ET FILS, T. 1

de Mi Tagawa,
Ki-oon, 192 p. n&b, 7,90 €

Bohemian Rhapsody

Le manga peut tout, même prendre place en Bohème médiévale pour raconter une histoire d'affrontement entre hussites et catholiques – les fans d'histoire apprécieront l'incongruité de ce pitch, les autres découvriront une page peu connue de l'histoire européenne. Et tout le monde verra des bastons bien gore dans *Dívcí válka*…

© Kouichi Ohnishi 2013 / Futabasha Publishers Ltd.

IL ÉTAIT UNE FOIS, AU FIN FOND DE L'EUROPE…

Précisons d'emblée qu'il s'agit non pas d'un livre d'histoire mais bien d'un manga *seinen*, c'est-à-dire pour des garçons déjà grands et des jeunes adultes, qui encaissent bien la violence, voire qui s'en délectent – façon *Berserk*. En Bohème au XV[e] siècle (du côté de l'actuelle république Tchèque), on a peur du Jugement Dernier et de se retrouver tous en enfer car l'Église et le Pape ne sont plus capables de nous guider vers le paradis : le théologien Jan Hus remet donc en cause le pouvoir de l'Église de Rome… et se fait brûler en 1415 au concile de Constance ! Tous ceux qui l'ont suivi entrent en rébellion et le pape appelle à une croisade contre les hussites, un peu comme ce qui avait été déclenché contre les cathares dans le sud de le France au XIII[e] siècle. Les barons locaux en profitent pour déchaîner leur violence contre les paysans, dans une bonne ambiance de massacre entre chrétiens…

FANTASMES

Kouichi Ohnishi investit complètement cette matière historique *a priori* assez éloignée du Japon pour y laisser libre cours à un récit compilant violence et sexe, politique et technologie militaire, fresque historique et inclinaison au merveilleux. Aussi lointaines que puissent paraître cette époque, cette région et les préoccupations des hommes et des femmes de cette fin du Moyen Âge, le manga montre à nouveau sa capacité à mobiliser n'importe quel thème ou situation pour développer une histoire sur plusieurs tomes (déjà cinq au Japon). Le cinéma nous avait d'ailleurs déjà fait le coup avec les templiers, que l'on retrouve dans plusieurs films gore italiens des années 1970 : ce sont de véritables réservoirs à fantasmes.

LA MODE DE L'HISTOIRE ROMANESQUE

La vérité historique n'est donc pas au cœur des préoccupations de l'auteur, on l'aura compris, qui invente la quête d'une jeune fille (violée) pour venger ses parents. Elle suit une troupe de hussites dans ses combats contre les seigneurs catholiques. Le trait graphique lui-même oscille entre le mignon et le gore, entre les petites filles à grands yeux et les énormes chevaliers enarmurés, entre les moments de grâce mystique et les effusions de sang, ou encore les organes explosés – façon *Berserk*, on l'a déjà dit. C'est la légende noire de Rome en Europe centrale qui sert de support à cette histoire en amont de la réforme protestante, et l'on retrouve bien le goût actuel des lecteurs de manga pour les grands moments de l'Histoire comme la Renaissance – *Cesare* n'est pas très loin, ni d'ailleurs le *Chef de Nobunaga* pour rester chez Komikku et se rapprocher du Japon. À l'inverse, lire *Dívcí válka*, c'est aussi mesurer la manière dont les Japonais se figurent l'Europe médiévale, *the Dark Ages* comme disent les Anglo-Saxons, et il y a encore du boulot pour qu'évolue cette perception toujours assez négative !

BORIS JEANNE

DÍVCÍ VÁLKA, T.1

de Kouichi Ohnishi, Komikku, 192 p. n&b, 8,50 €